

LA MINERVE

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Revue Politique, Littéraire, Agricole et Industrielle de la Semaine.

JOURNAL A BON MARCHÉ POUR LA LECTURE DU SOIR.

VOL. XLII.

MONTREAL, VENDREDI, 16 SEPTEMBRE 1870.

No. 33

La *Pall Mall Gazette* a justement établi les résultats tangibles des dernières guerres.

La guerre de Crimée, dit-elle, a enseigné l'usage des vaisseaux cuirassés et celui des carabines rayées.

La guerre d'Italie a établi les canons rayés.

La guerre d'Amérique entre les fédéraux et les confédérés, nous a laissé les torpilles—invention à laquelle un grand avenir est réservé—plus, les navires à tourelles et à éperons.

La guerre qui a été terminée par Sadowa a universalisé les canons chargés par la culasse, sans parler du fusil à aiguille.

Et enfin la guerre de 1870, quelle que soit sa fin, répandra la mitrailleuse dans tout le monde entier.

Dans un de leurs célèbres romans historiques, MM. Erkman Chatrian écrivent le remarquable passage suivant qui mérite d'être médité :

« J'ai souvent pensé que si les Français mettaient autant de soins, de bon sens, et de courage aux choses de la paix, ils seraient le plus riche et le plus heureux du monde. Oui, depuis des années, ils auraient dépassé les Anglais et les Américains. Mais, quand ils ont bien travaillé, bien économisé, quand ils ont ouvert des chemins partout, bâti des ponts magnifiques, creusé des ports et des canaux, et que la richesse leur arrive de tous les côtés, tout à coup la fureur de la guerre les reprend, et dans trois ou quatre ans ils se ruinent en grandes armées, en canons, en poudre, en boulets, en hommes, et redeviennent plus misérables qu'avant. Quelques soldats sont leurs maîtres, et les traitent de haut en bas—voilà leur profit ! »

Le télégraphe puis les journaux américains ont fait beaucoup de bruit à propos d'un article du *Gaulois* déclarant que les femmes qui ne portaient pas le deuil n'étaient pas des femmes honnêtes. Cet article, le voici. Le télégraphe en avait mal analysé la pensée :

Une personne revenue hier des provinces de l'Est nous fit une remarque qui nous sembla bien particulièrement juste. Comme elle était vêtue de noir des pieds à la tête, et que nous lui demandions si elle avait perdu l'un des siens.

—Non, dit-elle. Mais je vous avoue que je ne comprends pas qu'en ce moment une femme ose encore porter des rubans de couleur et se montrer en toilette.

Rien ne m'a plus pareillement affecté en rentrant à Paris que de voir toujours les mêmes étalages, le même va-et-vient d'équipages mondains, le même assaut d'étoffes, de luxe et de coquetterie. Je croyais trouver ici toute la ville en deuil, et je n'aurais jamais osé sortir habillé d'autre façon que me voici.

Cette simple parole nous semble résumer une impression de plus en plus générale et vaut pour nous tous les raisonnements.

Il convient en effet que le recu nt e

le silence de la tristesse patriotique ne rencontrent plus et ne heurtent point pour ainsi dire à chaque pas, ce Paris viveur, bruyant aux allures légères, aux habitudes sceptiques et blagueuses, tout ce fretin de la vie parisienne dont l'insouciance serait désormais le plus insupportable outrage fait à l'attente grave et douloureuse du moment.

La police a déjà commencé à débarrasser le boulevard d'une bonne partie de cette population de deux sexes qu'elle a ramassée un peu partout, dans les garnis du quartier Breda. Dans les cabinets particuliers et jusque sur le trottoir. Mais pas de demi-mesure : qu'elle fasse ce que le sentiment public exige d'elle et qu'elle rappelle à la pudeur forcée tout ce monde de souteneurs et de soutenues qui rit, chante, soupe, s'affiche à tous les coins de rue, se promène tranquillement pendant que la patrie est en deuil, son effronterie de toutes les heures.

Demain, Paris sera debout, attendant l'ennemi, comme il le doit, de pied ferme, et tout entier sous les armes.

Demain donc, que le boulevard, que la ville tout entière prenne cette attitude grave et calme qui convient à Paris menacé.

Jamais l'insouciance de ce certain monde dont nous parlons ne fut moins permise, qu'on songe seulement à toutes ces familles en deuil dont Paris renferme dès à présent un si grand nombre.

Ceux-là qui pleurent pourtant se disent : —Sechons nos larmes et vengeons nos morts. Nous les pleurerons après.

Qu'aucune gaieté malsaine ne vienne désormais au travers de la tristesse et de la résolution publiques.

Encore un mot pourtant. Ce sera le dernier.

Tous les voyageurs revenant d'Allemagne ces jours-ci nous disent :

Pendant que vos magasins sont ouverts, vos promenades pleines de monde et vos boulevards aussi animés, aussi gais que par le passé, à Berlin tout est morne, silencieux et mort ; la ville ressemblait à une nécropole. Et cependant les prussiens jusqu'à ce jour se jour se disent vainqueurs.....

Si quelque chose au monde pouvait nous affliger par-dessus tout le reste, ce serait à coup sûr l'humiliation d'un pareil contraste.

Nous avons eu l'occasion, il y a quelques semaines, de déclarer que dans les hautes régions de la société anglaise, la majorité des sympathies est en faveur de la France. Nous en avons une nouvelle preuve dans la correspondance suivante envoyée au *Times* de Londres :

Monsieur,

Dans le *Times* de ce jour, l'éditeur dit que la sympathie de l'Angleterre est toute entière pour la Prusse.

Ne le croyez pas.

Une grande partie de la société anglaise a d'autres sentiments, et n'oublie ni la récente politique agressive de la Prusse, ni la bonne

amitié qui depuis nombre d'années, existe entre l'Angleterre et la France.

Cette portion de la société anglaise déplore amèrement la façon d'écrire adoptée par le *Times* et d'autres journaux anglais.

Que les Français ne croient pas que la majorité des Anglais éprouve pour la France, tout en déplorant l'existence de la guerre, d'autres sentiments que des sentiments d'amitié.

Je suis, etc.,

UN ANGLAIS.

Ailleurs, nous trouvons encore dans le *Times*, l'indice d'un ressentiment qui ne fait que de naître contre l'Allemagne, mais dont nous pouvons constater facilement le progrès contre l'Allemagne. Le *Times* dit éditorialement :

A entendre nos confrères d'outre Rhin, on pourrait croire que nous sommes sur le point d'abandonner notre « froide » position de neutre et de nous ranger ouvertement du côté de la France. On nous dit donc que nous autres anglais, nous n'avons aucune notion de la puissance germanique. Outre les troupes qui foulent en ce moment le sol français et constituent le double de ce que la France peut jeter sur les champs de bataille, nos confrères nous informent qu'il y a encore en Allemagne 150,000 hommes de troupes de ligne. En ajoutant à ce nombre les 200,000 hommes de la Landwehr, la Prusse peut en se couvrant de ces armes nous délier de nous présenter avec notre flotte et avec notre renfort de 20 000 hommes de troupes additionnelles pour forcer l'Allemagne à renoncer à ses plans d'agrandissement territorial au préjudice de la France.

C'est ce que nous disent nos confrères d'Allemagne. A cela nous répondrons en leur donnant l'assurance que, de même notre liberté date de plus loin que la liberté germanique, de même notre puissance est plus que suffisante pour nous permettre d'aborder une lutte qui nous aurait été imposée par une nation quelconque du monde.

Un singulier fléau vient de se déclarer sur les pois ; nous espérons qu'il n'est pas général. Hier, M. Olier, N. P., de Ste. Anne de Stukely est venu nous montrer des pois achetés sur le marché de Montréal. A l'extérieur, ils ressemblent aux pois ordinaires ; mais si on les crève, on trouve l'intérieur occupé par une mouche pleine de vie de la grosseur du pois. Il ne reste qu'une légère enveloppe. Comment cette mouche a-t-elle pu y pénétrer, comment a-t-elle pu y vivre, y grossir, c'est ce que nous ignorons.

Nous prendrons la liberté de signaler ce cas au savant rédacteur du *Naturaliste Canadien*, M. l'abbé Provencher.

Il est de la plus haute importance de bien examiner les pois que l'on emploiera désormais pour le potage. Si ce fléau est tant soit peu général, il sera absolument impossible de songer davantage à la soupe aux pois. Avis aux familles.

INFORMATIONS.

Monseigneur l'Evêque de St. Hyacinthe a laissé la ville hier pour retourner à Belœil. Sa Grandeur ne reviendra probablement ici que le premier Octobre pour y passer toute la première semaine de ce mois.—*Courrier de St. Hyacinthe.*

Les ambassadeurs suivants ont été rappelés par la république : Le Marquis de Lavalette de Londres ; le Comte de Manbourg de Vienne ; le Gén. Fleury, de St. Petersburg.

On a arrêté à Paris M. Pietri le Préfet de police et l'on a mis les scellés sur le cabinet du Maréchal Vaillant, intendant de la maison de l'Empereur.

Les éclaireurs de Riel ayant été arrêtés par les troupes anglaises à l'approche du Fort Garry, celui-ci fut tellement pris à l'improviste par cette armée inattendue qu'il se sauva à la hâte, on ne sait où, laissant ses papiers dans sa chambre. On a trouvé dans un de ses tiroirs les deux lettres suivantes de Mgr. Taché. Le *Globe* croit avoir fait une capture et il les commente en conséquence. Si le *Globe* n'a jamais rien écrit de plus compromettant, il peut dormir en paix.

Lettre No. 1. — Mgr. Taché au Président Riel.

Monsieur L. Riel, Président,

J'ai eu une entrevue hier avec le Gouverneur-Général à Niagara. Il m'apprit que le Conseil ne pouvait pas révoquer son intention arrêtée d'envoyer M. Archibald par la route des Possessions Britanniques, et cela pour les meilleurs motifs qu'il a bien voulu m'expliquer, et que je vous ferai connaître plus tard. Je ne pourrai pas, comme je m'y attendais, arriver en même temps que lui. Je ne serai pas seul, car j'aurai avec moi le peuple qui vient à notre secours. M. Archibald regrette de ne pouvoir arriver par la voie de Pembina, son désir néanmoins est d'arriver au milieu de nous, et avant les troupes. En conséquence il sera heureux qu'on lui trouve un chemin soit par la Pointe des Chênes ou le lac des Roseaux. Je vous prie de prendre ceci en considération, afin d'obtenir le résultat que nous nous sommes proposé. Il est nécessaire que nous arrivions avec et par notre peuple. Je suis très satisfait de M. Archibald. J'ai remarqué qu'il est l'homme dont nous avons besoin. Il paraît déjà être au fait de la situation des choses, et de l'état de notre chère colonie de la Rivière-Rouge.

Ayons la foi, Dieu nous a bénis malgré notre indignité. N'ayons aucune inquiétude, le temps et la foi nous donneront tout ce que nous désirons, et même quelque chose de plus, en dépit des avancés de certains Ontariens. Nous avons des amis sincères, dévoués et puissants.

Je pense partir de Montréal le 8 août ; il est probable alors que je serai au milieu de vous vers le 21 du même mois.

La lettre que j'ai apportée avec moi, de même que celles que j'ai écrites moi-même, et que je vous ai lues, ont été envoyées en Angleterre.

Le peuple de Toronto a voulu faire une démonstration contre moi, et malgré les rapports exagérés des journaux, ils n'ont jamais osé donner le nombre insignifiant des personnes présentes. Quelques personnes à Hamilton voulaient parler, mais les journaux ont découragé leurs efforts et leur zèle.

Je suis ici par un simple hasard, et j'y demeure, vu que c'est aujourd'hui dimanche. Saluez pour moi, M. O. O'Donoghue et les autres au Fort. Priez beaucoup pour moi. Je ne vous oublie pas.

Votre Evêque, qui se dit votre meilleur ami.

ALEX. E. DE ST. BONIFACE.

Lettre No. 2. — Mgr. Taché au Président Riel.

Boucherville, 5 août 1870.

M. le Président,

Je sais combien il vous importe d'avoir des nouvelles positives. J'en ai de bonnes et de joyeuses à vous apprendre. Je savais déjà quelque chose propre à vous donner de la consolation, quand les journaux ont publié les nouvelles précieuses à tous nos amis, qui sont nombreux. Je partirai lundi, avec les compagnons que j'ai désignés au R. P. Lestang. Le Gouverneur Archibald partira le même jour, mais par un autre chemin. Il arrivera avant les troupes, et je lui ai promis une bonne réception, s'il arrive par le chemin de Snow.

La maison du gouverneur McTavish lui conviendrait, et nous tâcherons de l'avoir pour lui. Ma mère vous salue affectueusement, ainsi que mon oncle. Mademoiselle Masson et un grand nombre d'autres vous ont envoyé des souvenirs pour votre bonne mère et vos sœurs. N'oubliez pas M. O., et les autres au Fort. Nous devons vous féliciter pour l'heureux résultat obtenu. Le *Globe* et quelques autres journaux en sont furieux. Laissons les crier—ils n'excitent que la pitié et le mépris d'un grand nombre de leurs amis. Excusez-moi, il est tard et je suis fatigué, et demain j'ai une rude tâche à faire.

Votre dévoué,

ALEX. E. DE ST. BONIFACE.

Nous apprenons que l'Hon. M. Howe doit se rendre dans le cours de cette semaine à Caughnawaga pour y rencontrer les chefs sauvages et s'entendre avec eux sur certaines difficultés qui sont survenues depuis quelque temps entre ces derniers et les autres habitants du village.

Tous les animaux formant la collection zoologique d'acclimatation du bois de Boulogne ont été emballés.

On sait que dans le nombre il y en a d'une valeur de vingt-cinq mille francs.

Partie de cette précieuse collection doit être transportée au Jardin-des-Plantes de Paris et partie en Belgique.

De graves nouvelles arrivent de Munich ; elles annoncent qu'une révolution serait sur le point d'éclater à Munich. Une agitation croissante règne dans les rues ; on veut chasser le roi.

Le grief important est que l'armée bavaoise est presque entièrement détruite, et on accuse le roi de n'avoir pas assez pris les intérêts de la Bavière, en la laissant toujours mettre à l'avant-garde des Prussiens.

Les prussiens remplacent maintenant la charpie par de la laine végétale, qu'ils font d'abord bouillir avec certains ingrédients, puis sécher à l'air libre.

La perspective du siège de Paris inspire les remarques suivantes à un journal de Londres :

La Prusse, dit l'un deux, oserait-elle entreprendre le bombardement de Paris ? Verrions nous donc, au dix-neuvième siècle, le retour des atrocités et du vandalisme des temps de barbarie ! Paris est plus que la tête de la France ; c'est un foyer de civilisation. Londres est la ville des richesses ; Jérusalem, la cité des grandes inspirations religieuses ; Rome, le sanctuaire des arts. Mais Paris est le génie, l'héroïsme, la civilisation. Si la Prusse touche d'une main profane, à cette triple auréole, elle perd son rang parmi les nations et elle s'ensevelira, sans honneur sous les ruines qu'elle aura amoncelées.

Une lettre du Bassin de Gaspé nous apprend que le M. Dr. Fortin, qui est allé visiter ses électeurs, a été chaleureusement reçu par les habitants de Ste. Anne

des Monts et du Cap de Chatte, lors de son passage dans ces différents endroits.

“ Le trajet dans cette partie du comté n'est pas gai, car on voit peu de monde sur la route, les habitants étant occupés sur terre ou sur mer, à la récolte ou à la pêche. Toutefois, le pays présente une belle apparence. Il y a de nombreux points de vue et la côte est très pittoresque.

“ La colonisation fait de rapides progrès dans ces endroits. Les nouveaux colons viennent généralement d'en bas de Québec. Le sol est bon partout, même sur les plateaux les plus élevés et permet la culture de toute espèce de grains et de légumes ; et le nerf de l'agriculture, les engrais, se rencontrent ici en abondance sous forme de poissons, de débris de poissons et de plantes marines rejetées par les vagues, sur le rivage.

“ Je puis vous dire, ajoute notre correspondant, que je ne désespère pas de voir sous peu cette partie du pays couverte d'une population nombreuse, retirant du sol et de la mer, tout ce qui lui faudra pour ses besoins.

“ Ce qui a manqué jusqu'à présent, ce sont les moyens de communication. A mesure que les chemins se sont ouverts, les établissements se sont formés. Partout même les colons ont précédé l'ouverture des routes de colonisation. Il y a 40 ans, il n'y avait pas de chemin le long de la Côte entre Rimouski et le Cap de Gaspé,—distance de 250 milles—aussi, n'y comptait-on que quelques maisons dispersées çà et là, dans les anses ou à l'entrée des rivières. Plus tard, des chemins se sont ouverts à la partie Ouest et Est de cette côte. La colonisation a marché à pas de géant, et l'on compte déjà 14 églises et chapelles dans ces endroits, quoiqu'il y ait encore 100 milles d'étendue de côtes où le chemin n'est pas fait, mais on espère que cette lacune va être bientôt comblée.

“ Comme on le sait, les gouvernements fédéral et local ont approprié chacun une somme de \$10,000 pour ce que l'on appelle le “chemin maritime.” Des ingénieurs sont à l'œuvre depuis le printemps, et il y a apparence qu'il sera ouvert cet automne comme chemin d'hiver sinon dans tout son parcours, au moins en grande partie. C'était un travail hardi à entreprendre. Mais le gouvernement local n'a pas hésité à le faire, et, aidé comme il l'est si généreusement par le gouvernement fédéral, il ne manquera pas de mener à bonne fin cette œuvre qui sera d'une si grande conséquence non seulement pour la colonisation, mais surtout pour les besoins de la navigation et des pêcheries.

“ On ne saurait croire quelle immense étendue de terres possédant un sol riche et bien boisé il y a le long de cette côte. Il faut aller dans l'intérieur et voir par soi-même pour le croire.

“ Il suffit de constater les ouvrages de Sir William Logan, et l'on y verra que toute cette partie de la Gaspésie est propre à l'agriculture.

“ Cette contrée est donc destinée à un bel avenir.

“ Malgré les grandes sécheresses de l'été, la récolte de grains n'est pas manquée, elle sera un peu au-dessus de la moyenne quant au foin, c'est peut-être la moitié d'une récolte moyenne et bon nombre d'animaux qui ne pourront être hivernés vont être envoyés à la boucherie.

“ Mais les habitants de ces endroits éloignés ont, pour ainsi dire, deux cordes à leur arc, et si l'un fait défaut l'autre lui vient en aide. Ainsi tantisque cette année, la sécheresse a enlevé aux habitants une partie des ressources que la culture leur fournit, la pêche est venue à leur secours et leur a fourni des produits encore plus abondants que ceux de l'an dernier.

“ En effet, jamais la morue n'a afflué en plus grand nombre dans ces parages.

“ N'est-ce pas là un acte bienveillant de la Providence qui, par une pêche fructueuse vient compenser pour l'insuffisance des produits de la terre et soustraire ainsi les habitants à une misère certaine.

“ Depuis quelque temps nous avons eu de fréquents orages, ce qui a fait un bien immense aux patates et aux paturages qui ont maintenant une meilleure apparence.”

Le gouvernement anglais a envoyé une frégate cuirassée, à Civita-Vecchia, pour recevoir à son bord le Pape, au cas où il serait obligé de quitter ses états. Le Saint-Père, cependant, partirait sur son propre navire, l'*Immaculée-Conception*. S'il devait quitter Rome.

NOUVELLES TELEGRAPHIQUES

SERVICE PRIVÉ.

Ottawa, 10.

L'hon M. Morris est arrivé aujourd'hui.

T. K. Ramsay, écuier, de Montréal a été nommé assistant juge puisné de la Cour Supérieure de la Province de Québec.

L'hon M. Dunkin partira pour Montréal, Lundi pour assister à l'Exhibition Agricole.

M. Diton, agent de l'Emigration en Angleterre doit arriver la semaine prochaine à Ottawa.

L'escompte autorisé sur les envois américains est de 12 par cent.

On se propose de faire une réception à Sir John A. McDonald à son arrivée en cette ville.

La Corporation d'Ottawa lui présentera probablement une adresse.

Québec, 10.

Le Dr. Blanchet et plusieurs membres de l'association médicale de Québec partent aujourd'hui pour aller assister à l'assemblée de l'association médicale du Canada qui doit être tenue à Ottawa.

La Cour de l'Amirauté a notifié le maître du schooner américain *Lizzi Tam* de comparaître et de prouver que le vaisseau et la cargaison de ce vaisseau n'étaient pas en contravention aux lois concernant les pêcheries.

Ottawa, 12.

Mgr. Guigues est attendu de Rome de jour en jour. Les cercles Irlandais et Canadiens français se sont unis pour lui faire une réception pompeuse. Il y a eu des assemblées à ce sujet et beaucoup d'enthousiasme. M. Eugène P. Dorion et James Goodwin seront délégués jusqu'à Montréal au devant de Sa Grandeur. Le soir il y aura illumination et procession aux flambeaux.

Toutes les troupes impériales maintenant stationnées dans la Province de Québec et d'Ontario seront concentrées dans la ville de Québec le 26 de ce mois.

Le général Lindsay partira le 10 octobre prochain pour l'Angleterre.

Le Col. Hamilton des Ingénieurs Royaux commandera à Québec.

Ottawa, 12

L'hon. M. Langevin est attendu ici demain. Un grand nombre de personnes laissent déjà la cité pour se rendre à Montréal ou doit avoir lieu demain la grande exposition et pour assister aussi aux régattes de Lachine.

Les recettes des douanes et du Revenu de l'Intérieur accusent pour les deux derniers mois un accroissement d'un demi million de piastres, si on les compare à celles de la période correspondante de l'an dernier.

Les souscriptions pour les incendiés d'Ottawa s'élèvent à \$24,000.

Les dons du gouvernement de Québec et de la population de la vieille capitale ont été reçus avec beaucoup de plaisir.

SERVICE DE LA PRESSE ASSOCIÉE

AMÉRIQUE.

Chicago, 11.—Cet après-midi, en enlevant les débris du block Farewell, on découvrit des restes humains qu'on reconnut être ceux de Henry Donheim, un des clercs de Farwell.

Quelques instants après, on découvrit trois autres cadavres, qu'on reconnut être les dépouilles mortelles d'un nommé Campbell, fils de M. Agnès Campbell, d'une veuve, et d'un homme dont on ignore le nom.

New York, 11.—Une dépêche spéciale de Londres mande que l'Empereur Napoléon cédera à la Prusse assez de provinces françaises pour l'indemniser des frais de la guerre, et que l'Empereur Napoléon a déclaré à Bismark que s'il n'avait pas déclaré la guerre, la populace républicaine de Paris l'aurait tué.

Quelques correspondants annoncent que les parisiens ne pourront pas résister aux troupes prussiennes, mais qu'ils s'empresseront de dicter des conditions le plus tôt possible.

Une dépêche spéciale à la *Tribune*, de Londres 10, mande qu'un correspondant spécial d'un journal à Paris, a envoyé, par la malle, les détails suivants, en date de vendredi :

On a ouvert des négociations afin d'obtenir un armistice de la Prusse, basé sur l'intégrité territoriale.

On sait que la Prusse a fait de bonnes offres au gouvernement français et prend maintenant des mesures actives.

On croit ici que Bismark ne désire pas l'Alsace ni la Lorraine, et que la presse anglaise va au-delà des vœux de la Prusse.

Effectif de l'armée française.—Le département de la guerre porte au nombre de 300,000 hommes l'effectif de l'armée, y compris les gardes nationaux, les gardes mobiles, les troupes de Lyon et de tous les autres endroits ; mais ces troupes ont été organisées à la hâte et imparfaitement.

Arrivée de troupes.—Des compagnies de fantassins et d'artilleurs sont arrivées hier de Mézières, et ont campé à l'Avenue de l'Impératrice.

D'autres troupes sont parties pour la frontière.

On a décidé de mettre le feu au bois de Boulogne et aux forêts de St. Cloud et de St. Germain, lors de l'approche des prussiens.

On s'attend à ce qu'on demande le secours de l'ambassadeur américain dans les négociations ouvertes pour obtenir la paix.

Un correspondant spécial de la *Tribune* écrit de Florence, en date du 6 courant :

Le Conseil du Cabinet n'a pu s'entendre sur la question romaine et a résolu de résigner.

Lors de la réception de la dépêche qui annonçait la proclamation de la République en France, on ne songea plus à résigner et on décida d'occuper Rome.

Tous les plans de l'opposition ont été découverts par le gouvernement qui a pris l'initiative, et a annoncé sa résolution aux autres pouvoirs.

Ricasoli a donné avis au Pape que le Prince Napoléon avait quitté Florence, et que le premier devoir était de fortifier l'armée, dans la prévision d'hostilités de la part de la France, si la république est renversée.

On formera trois nouvelles classes de troupes, ce qui élèvera l'armée à 300,000.

Un correspondant spécial de la *Tribune* écrit de Sedan du 9 courant : Au delà de 480 canons français y compris environ 100 mitrailleuses, ont été parqués à Sedan.

Chaque jour, des milliers de prisonniers français sont envoyés à Pont à Mousson, et de cet endroit par le chemin de fer jusqu'en Allemagne.

La tour de Sedan n'a pas éprouvé beaucoup de dommages.

Le 1er corps de l'armée bavaroise et le 4e corps des troupes prussiennes sont encore ici.

Dépêches de Washington.—New-York, 11—La dépêche suivante a été envoyée au *Times* de Londres le 11. Trois dépêches rédigées en style énergique ont été envoyées de Washing-

ton à Berlin contre la continuation de la guerre.

Les prussiens à Laon.—La dépêche spéciale suivante de Paris au *Herald* le 11 mande que les prussiens sont entrés à Laon hier et que peu après leur arrivée, une partie de la citadelle sauta par une explosion.

Les officiers de l'état major prussien et plusieurs centaines de soldats furent tués.

Relations officielles.—M. Olosaga a écrit une lettre à Jules Favre dans laquelle il dit qu'il a reçu des instructions d'entretenir des relations officielles avec le gouvernement de la république.

La forteresse de Thionville continue de tenir ferme et fait de fréquentes sorties.

Metz aussi continue de se défendre et le maréchal Bazaine a des vivres et des munitions en abondance.

New-York, 12.—Une dépêche spéciale de Paris au *Herald* annonce que la ville commence à être dépeuplée. Il n'y a pas eu de malle de Londres aujourd'hui et il n'y pas eu d'autres dépêches reçues que celles envoyées aux journaux.

Le gouvernement exerce une surveillance au bureau de la Bourse où lon permet de transmettre les dépêches seulement.

L'aspect de la ville est tranquille, quoiqu'elle ne soit pas gaie. On ne craint aucune violence de la part de la foule, malgré les rumeurs du contraire.

Henri Rochefort que l'on craignait beaucoup, conserve tout son sang froid et est très utile à contrôler les radicaux violents.

Les légations de la Russie et de l'Autriche sont activement occupées dans les intérêts de la paix et l'on pense qu'elles auraient déjà réussi à avoir un armistice si le gouvernement anglais n'avait obstrué la route par ses hésitations et son attitude hostile.

On pense que le gouvernement anglais a une entente avec le roi de Prusse contraire aux désirs de Bismark afin de s'assurer, s'il est possible, la chute de la république.

Je tiens d'une haute autorité que Bismark ne désire ni la Lorraine ou l'Alsace, et désire en venir à la paix aussitôt que possible, mais le roi Guillaume est absolument opposé à aucune négociation avec les autorités républicaines et insiste que l'armée avance sur Paris afin d'abattre la révolution avant que la fièvre ne s'étende jusqu'à l'Allemagne.

Le Signor Mordini est arrivé à Paris apportant l'assurance que le gouvernement italien est déterminé à empêcher tout mouvement révolutionnaire en Italie et à Rome, par une occupation officielle du territoire romain sans la moindre intention de faire tort au Pape, mais de préserver le monde catholique d'une grande catastrophe.

Plusieurs membres du Collège des Cardinaux ont donné leur adhésion à la nécessité de cette démarche.

L'armée Italienne garde maintenant toutes les routes du nord et du sud qui conduisent au territoire romain. Un escadron italien est à Civita Vecchia et l'on ne croit pas à une rencontre avec les Zouaves.

New-York, 12—On annonce que MM. Francis Kinner et Cie., marchands de gros et à commission de New-York et de Boston ont suspendu leurs paiements. Ils ont déclaré faillite pour un montant de cinq millions. La cause de cette banqueroute est attribuée à des spéculations sur des stocks de chemins de fer.

Wall Street a été très calme aujourd'hui.

La Bourse est tranquille.

San Francisco, 12—Le steamer *America* venant de Hong-Kong est arrivé.

La *Yokohama* est aussi arrivé ce matin avec 50 passagers de cabine et 434 d'entrepont.

Washington, 12.—La seule dépêche officielle dernièrement envoyée à l'étranger, concernant la guerre, est celle adressée au ministre Bancroft, vendredi, lorsque le président était à Washington. Des copies furent aussi transmises aux ministres Washburne et Motley.

Cette dépêche portait que bien que nous ne puissions pas agir de concert avec les autres puissances, notre gouvernement cependant serait heureux d'interposer ses bons offices, s'il en était prié par les deux nations belligé-

rantes, dans le but de rétablir la paix entre les deux peuples avec lesquels nous avons entretenu des relations d'amitié traditionnelle. Notre gouvernement s'abstiendra scrupuleusement d'intervenir dans les affaires des nations étrangères, quand ce ne serait que pour ne pas donner raison par la suite aux gouvernements étrangers de se mêler des nôtres.

Ainsi il n'exprime aucune opinion sur la guerre actuelle.

La dépêche envoyée au ministre Bancroft était rédigée en termes courtois et de manière à ne laisser aucun doute sur notre décision de rester en dehors de toute alliance avec les pouvoirs étrangers au sujet de la guerre et aussi sur notre bonne volonté à exercer nos bons offices lorsque les nations en guerre le désireront particulièrement.

Les représentants diplomatiques de l'Espagne, du Chili, du Pérou et de l'Equador sont maintenant ici et on pense qu'on règlera bientôt les conditions formelles de la paix entre ces divers pays.

EUROPE

Service du Cable Transatlantique.

Les ministres à Tours.—Paris, 10.—Les ministres des finances, de la guerre et des affaires étrangères se rendront à Tours.

M. Gambetta, Ministre de l'Intérieur, restera à Paris; mais il enverra un délégué à Tours.

On croit que dans l'hypothèse même que les communications seraient coupées par l'ennemi, on a pris des mesures pour que les ministres puissent correspondre de Paris à Tours.

Le corps diplomatique à Tours.—Le corps diplomatique doit se rendre à Tours aujourd'hui.

Maisons des environs de Paris détruites.—Hier soir, par ordre des autorités, on a mis le feu à cinq maisons situées dans les environs de Paris.

Les bijoux de la Couronne mis dans un endroit de sûreté.—Le secrétaire général de la Banque de France dit que les bijoux de la Couronne ne sont pas à Paris; le gouvernement les a fait déposer dans un lieu de sûreté en dehors de la ville.

Les bijoutiers ont cessé d'étaler dans leurs montres leurs diamants de haut prix. Ils en ont envoyé une grande partie dans des endroits sûrs.

Strasbourg bien avitaillée.—Une lettre de Strasbourg dit que Strasbourg est dans une condition plus avantageuse qu'on ne l'a supposé; la garnison est approvisionnée de munitions et de vivres pour deux mois.

Arrivée de canonnières.—De fortes canonnières sont arrivées en cette ville de Toulon. Ce sont de formidables fléigates, tirant peu d'eau et très bien armées. Elles devront agir sur la Seine.

Arrivée de troupes de cavalerie.—Des troupes considérables de cavalerie, venant de Sedan, sont arrivées à Versailles; quelques jours de repos leur permettront de reprendre le service actif; elles devront surveiller les lieux suspects.

On craint que la foule n'attaque de nouveau le bureau de la *Marseillaise*.

Le Figaro a été menacé.

Paris, 10.—Quelques journaux ayant rapporté que Pierre Bonaparte a pleuré, lorsqu'il a rencontré l'ex-Empereur, le Prince crut devoir adresser aux journaux une lettre dans laquelle il nie le fait avancé; il ajoute que ses amis et même ses ennemis savent qu'il a des habitudes plus viriles que celle-là.

Taxes.—Les citoyens de Paris qui ont quitté la ville seront taxés, à raison des rentes qu'ils paient, pour le logement de la Garde Mobile; à leur rentrée dans Paris, ils seront requis de payer ces taxes.

Théâtres fermés.—Tous les théâtres de la ville de Paris sont fermés.

Encombrement d'étrangers au Havre.—Des nouvelles du Havre mandent que la foule des étrangers est si grande en cette ville que les hôtels ne peuvent la contenir.

Les vaisseaux refusent de prendre les passagers.

Arrivée de convois à Paris.—Des convois arrivent de Paris au Havre en retard d'une heure; ils sont fortement chargés.

Excitation aux stations de chemin de fer.—Les scènes les plus tristes se produisent aux stations de cette ville; le peuple se rassemble à l'heure du départ des convois. Les chars sont remplis, et beaucoup de personnes sont nécessairement laissées en arrière.

Un grand nombre de familles quittent la ville dans des voitures, pour lesquelles on demande des prix exorbitants, dans la supposition que les voitures et les chevaux ne reviendront jamais.

Etablissement d'une assemblée constituée.—Les journaux approuvent le projet de convocation d'une assemblée constituée, comme devant priver les prussiens de tout moyen de réclamer toute indemnité, leur gouvernement n'étant pas régulier.

Forêts détruites.—Les forêts de Clausart et Meudon ont été détruites par ordre du gouvernement.

La « Marseillaise » suspendue.—On vient d'annoncer que *La Marseillaise* est suspendue; tous les rédacteurs sont partis.

Londres, 10.—Le gouvernement de la Bavière a ouvert des négociations relativement à son admission dans la confédération germanique.

Les maraudeurs continuent leurs déprédations sur la frontière belge.

Florence, 10.—Un grand nombre des habitants des Etats Pontificaux ont demandé au roi de prendre du service.

Londres, 10.—Le steamer *Scotia*, de New York, est arrivé à Queenstown hier matin.

Résignation de Bonneville.—Paris, 10.—Bonneville a donné sa démission comme ambassadeur français de Rome.

La République française reconnue par l'Italie et la Suisse.—Le Journal Officiel publie des lettres des ministres d'Italie et de Suisse qui reconnaissent le gouvernement provisoire; le même journal publie la réponse de Jules Favre aux ministres Italien et Suisse.

Londres, 10.—Des informations reçues en cette ville constatent la résolution du roi de Prusse de ne point reconnaître le gouvernement révolutionnaire de Paris; dans le cas où la Prusse se rendrait maîtresse de Paris, elle ne traitera qu'avec les autorités reconnues par l'Empereur Napoléon.

Les prussiens en route vers Paris.—Sedan, 9. Cinq corps de l'armée prussienne se dirigent vers Paris.

Le corps du Prince de la couronne et celui de Bavière sont partis de Refour à 5 hs.

Les trois autres corps d'armée ont reçu ordre d'être à leurs positions respectives à 10 lieues de Paris, le 14 courant.

Vaisseau submergé.—Londres, 10.—A 11 hs ce matin un vaisseau dont le nom est inconnu a touché un banc de sable, et a été totalement submergé. La mer était si grosse à cette heure qu'aucun vaisseau de la côte ne put approcher le vaisseau en péril, le sort de l'équipage n'est pas connu.

Sur une planche flottante près du vaisseau submergé, étaient écrits ces mots; New York, l'Impératrice Eugénie et le Prince Impérial sont enfermés à Hastings.

Berlin, 10.—Les conditions de paix de la Prusse, telles que publiées par la Gazette de France sont très-exagérées; la Prusse ne demande ni une indemnité de trois mille millions ni la reddition d'une partie de la flotte.

Lettre du Roi de Prusse à son épouse.—Berlin, 10.—Le roi de Prusse a envoyé à la Reine une lettre dans laquelle il décrit les émotions qu'il a éprouvées lors de son entrevue avec Napoléon. L'émotion, dit-il, fut telle que je ne pus me dominer, en rencontrant l'Empereur Napoléon que j'avais vu, il y a trois ans au sommet de la grandeur. L'Empereur Napoléon était également ému.

Bazaine en marche vers Paris.—Paris, 10.—Toute la ville a été en proie à une grande excitation, ce soir, relativement à la nouvelle que Bazaine avait réussi à sortir de Metz, à se

faire un chemin à travers l'armée prussienne et se dirigeait vers Paris.

Cette nouvelle a eu un effet décisif à la bourse, et les rentes ont haussé à 55 f.

Les prussiens s'avancent vers Paris avec beaucoup de facilité.

Charny évacué.—Charny a été évacué lors de l'apparition des troupes prussiennes.

Les prussiens pris au piège.—Paris, 10.—Les journaux rapportent ce qui suit: Les prussiens ayant sommé la ville de Laon de se rendre, le commandant français a fait ouvrir les portes, et les officiers et soldats prussiens sont entrés dans la ville, quand les prussiens furent tués et blessés.

Les gardes mobiles continuent d'arriver en grand nombre à Paris.

Marche des prussiens.—Paris 11, via Londres, 11.—Le chemin de fer de l'est est encore libre jusqu'à Nugent, mais les Prussiens sont à Château Thierry, et s'avancent vers La Ferté, Sous-Jouarre. Le matériel roulant du chemin de fer a été retiré, vu l'approche de l'ennemi et la destruction des ponts et des canaux souterrains, avant que la ligne du chemin de fer fut abandonnée.

On rapporte que des espions prussiens ont été vus à Villiers, Verneuil, Chatillon, Montmesil, Vailly, Suraisne, Lassane et Lehauny. Ils observent une discipline rigoureuse, et ne commettent aucunes déprédations.

Ordre de Trochu.—Le général Trochu a ordonné d'abattre tous les bois en vue de Paris, lors de l'approche de l'ennemi.

Reddition de Laon.—La citadelle s'est rendue afin de sauver la ville d'une entière destruction. Les Prussiens firent sauter la citadelle.

Les Prussiens ont forcé de prendre du service dans leur armée à Montmeval, des jeunes gens assemblés pour la conscription.

La garnison de Toul tient encore ferme; elle a fait plusieurs sorties qui ont eu un bon effet.

Activité de Bazaine.—Le Maréchal Bazaine ne reste pas inactif. Il envoie sans cesse des détachements pour harceler l'ennemi en face de Metz.

Les prussiens ont capturé quelques canons et des munitions de guerre, sur la route de Strasbourg.

L'Empereur de Russie a nommé chevalier de l'ordre de St. Georges, le Prince Louis, duc de Bavière, pour la bravoure et la bonne conduite des troupes bavaroises.

Senor Alosega, ambassadeur d'Espagne à Paris a transmis à Jules Favre la reconnaissance formelle du nouveau gouvernement par l'Espagne.

On s'attend aussi à ce que la Belgique reconnaisse le gouvernement provisoire.

On annonce officiellement que le Baron Mercier, ambassadeur à Madrid, a été rappelé.

On rapporte qu'il y a entente entre la Russie et l'Italie pour arrêter l'effusion du sang dans la guerre actuelle.

La suite de l'Impératrice et le Prince Impérial sont partis d'Anvers en route pour Harwick, Angleterre, emportant avec elle une immense quantité de bagage.

Intercession en faveur de Strasbourg.—Berne, 11.—Une déléation des habitants de cette ville s'est rendue aux quartiers-généraux du roi de Prusse, afin d'intercéder en faveur de Strasbourg.

Berlin, 11.—La *Gazette* de Prusse dit que la lettre de Hen Delbruck se rapportait aux intrigues de certains princes allemands.

La reine Augusta a félicité personnellement M. Bancroft, ministre américain, relativement au 50^{me} anniversaire de son doctorat.

Londres, 11.—Des nouvelles de Rome mandent que le Pape fait des préparatifs pour s'opposer au transfert du gouvernement italien à Rome.

On annonce qu'il se retirera au château Gondolfo dès que les troupes italiennes s'avanceront vers la ville.

Naufrage du « Captain ».—Londres, 11.—L'amiral Milne donne le rapport suivant des circonstances qui accompagnèrent le naufrage du *Captain*:

J'étais à bord du *Captain* dans la matinée

du 6 courant; tout était en ordre. On déploya les voiles dans l'après-midi; le vent était modéré; vers 4 heures de l'après-midi, le vent commença à fraîchir; le *Captain* filait de 11 à 13 nœuds. Je quittai le bord du *Captain* à 5:30 heures p.m.; le vaisseau était alors à 20 milles du Cap Finistère; à 10 heures p.m., le vent fraîchit, le baromètre baissa, et un vent violent commença à souffler. Nos voiles furent alors carguées; au coucher du soleil, le vaisseau sombra. Un escadron se mit à la recherche du *Captain* et trouva quelques débris, mais on ne put découvrir personne de l'équipage.

On rapporte qu'un autre vaisseau a sombré; il était rempli de passagers.

Attaque de Bazaine.—Pertes de prussiens.—Paris, via Londres, 11.—Dans une récente attaque, Bazaine a fait subir des pertes considérables à la Landwehr de Saxe à Pont à Mousson.

Les prussiens dans les environs de Strasbourg ont saisi une quantité de munitions destinées à la garnison.

Paris, 10.—Des éclaireurs prussiens ont fait leur apparition à Mont Miral et à divers endroits.

Les prussiens au nombre de 200,000 s'avancent sur Paris.—Deux corps d'armée de 100,000 hommes chacun, s'avancent dans les environs.

Les lignes télégraphiques à Soissons ont été coupées.

Des nouvelles de Laon disent qu'on a fait sauter la citadelle après l'entrée des prussiens dans la ville. Les habitants avaient d'abord évacué la ville.

Grande excitation à Rome.—Londres, 10.—Une vive excitation règne à Rome.

Le général Cadorna a reçu ordre de traverser la frontière et si les circonstances l'exigent, le Pape a résolu de se rendre à la villa Castellonolfo, lorsque les troupes italiennes occuperont Rome.

Madrid, 11.—Le gouvernement et le conseil permanent des députés ont résolu de remettre à un jour ultérieur la convocation des Cortès. Il n'y a pas encore de jour fixé.

1100 hommes sont partis pour Cuba à bord du steamer *Canaries* et samedi 1,000 soldats se sont embarqués à bord du *Porto Rico* pour le même lieu. 600 hommes étaient déjà partis par le steamer *Sohendre*.

Le Capitaine Général de Rodas a présenté sa résignation, qui est maintenant sous considération.

Les bureaux de chemins de fer ont discontinué la vente des billets généraux de passage jusqu'à Paris.

Chemin de fer du Nord au pouvoir des prussiens.—On rapporte que les Prussiens sont maîtres du chemin de fer du Nord à Cereuil, où se réunissent plusieurs autres branches de chemins.

Les mailles françaises sont irrégulières.

On mande que le nombre exact des prussiens qui environnent Sedan est de 60,000.

Opinion de la presse russe.—Le *Journal* de St. Petersburg, organe officiel, dit que la démocratie ne peut régner sur la France. Le peuple français tire une gloire de la république comme il s'est glorifié un jour de l'Empire.

Bruxelles, 11.—On rapporte que le ministre français des affaires étrangères partira demain de Paris, afin d'établir son département dans quelque ville du Sud, probablement à Marseille, vu que Tours est très-exposé.

Paris, 12.—On vient de publier la nouvelle suivante:

Les prussiens ont attaqué Toulouse à 5 hs. a.m., et ont continué leurs attaques jusqu'à 9 heures p.m. Ils furent constamment repoussés, et plusieurs de leurs batteries furent démontées.

Au delà de 10,000 prussiens ont été mis hors de combat.

Verdun continue à résister contre l'ennemi.

A Montmédy, jeudi dernier, la garnison a repoussé l'attaque des troupes prussiennes.

Les prussiens ont cerné la ville de Meaux.

Ils sont arrivés en grand nombre à Crécy, et approchent à *Noisy le Grand*.

Une grande joie a éclaté au milieu de Paris, à la nouvelle que la Russie et les Etats-Unis demandaient un armistice; les Etats-Unis ont envoyé trois dépêches officielles à Berlin.

On dit que l'avant garde prussienne a en conséquence été arrêtée.

Londres, 12.—Le *Standard* et plusieurs autres journaux anglais prétendent que l'Angleterre doit intervenir dans la guerre franco-allemande et que ce serait déshonorant pour elle de négliger d'interposer sa médiation.

Paris, 2.—On annonce officiellement que M. Thiers va laisser Paris ce soir pour se rendre à Londres, à Vienne et à St. Petersburg, chargé d'une mission secrète.

Les Prussiens étaient à Melun hier soir.

Prague, 10.—Une dépêche de Berlin mande qu'il régnait en cette ville beaucoup d'excitation produite par la dépêche du gouvernement américain à son envoyé, exprimant l'espoir que la guerre cesserait, maintenant que le roi de Prusse, par le détronement de Napoléon, avait atteint son but.

Aussitôt que la dépêche eût été communiquée par le ministre à Von Thielo et Ellenborg, ceux-ci l'expédièrent au Roi de Prusse par un courrier spécial.

Paris, 12.—Le départ de certains membres du gouvernement français pour la ville de Tours a été indéfiniment remis.

Londres, 12.—On peut dire que le siège de Paris est maintenant commencé.

La reconnaissance de la république par le gouvernement américain a beaucoup contribué à stimuler les sentiments d'amitié pour la France.

Les troupes prussiennes, divisées en détachement, forment un cercle autour de Paris à une distance d'environ 25 milles. Dans cette position, l'armée a fait halte à la requête du ministre russe afin que le roi Guillaume puisse considérer la proposition d'un armistice faite par la Russie et l'Autriche.

Paris reste calme, et les habitants croient fermement que la cité est en état de soutenir un siège.

Les chemins qui conduisent à la cité sont fermés, et on n'y transporte plus de provisions.

L'approvisionnement doit être suffisant, ou les Prussiens marcheront dans quelques semaines triomphalement dans les rues.

Berlin, 12.—La nouvelle de la proclamation de la république a effectué un grand changement dans le sentiment public ici, au sujet des demandes d'indemnité.

Le mouvement en France vers les institutions libres a gagné les sympathies du puissant parti républicain en Prusse, qui usera de son influence pour modifier à l'avantage de la république française les demandes de satisfaction et d'indemnité.

Londres, 12.—Les dépêches reçues du siège de la guerre et publiées ici aujourd'hui dans les journaux forment un véritable chaos ou se mêlent les nouvelles les plus étranges et les plus contradictoires.

Les nouvelles envoyées à New-York sont généralement vraies.

Le bureau télégraphique à Paris a déjà commencé à refuser de transmettre des dépêches privées.

Garibaldi est attendu à Paris.

Le correspondant du *Times* à Paris dit que la cité au cas de siège offrira certainement une défense opiniâtre.

L'idée que les prussiens vont faire leur entrée à Paris sans rencontrer de résistance est certainement puérile.

Bruxelles, 12.—L'Italie et l'Autriche ont autorisé la Russie à demander un armistice à la Prusse.

Une dépêche à cet effet a été envoyée à Berlin. On n'a pas encore envoyé de réponse.

Lord Lyons qui a déjà agi comme intermédiaire entre la France et la Prusse a résigné cette charge en faveur d'Olosaga, ministre espagnol.

Paris, 12.—Le ministre Washburne se rendant aujourd'hui au bureau central du télégraphe pour envoyer des dépêches a été recon-

nu par la foule en face de l'établissement. Des acclamations se firent entendre à l'instant, et M. Washburne tout ému reçut une enthousiaste ovation.

Ce soir les envoyés des compagnies de télégraphie et un grand nombre d'autres personnes s'assemblent en face de la légation américaine et firent une autre démonstration en l'honneur du gouvernement américain et de son représentant.

La France dit que bien que la république soit bien accueillie partout, il règne cependant un sentiment de mécontentement causé par le délai apporté dans la réunion de l'assemblée constituante.

Les tribunaux supérieurs ont été transférés à Tours où ils siègent actuellement.

Londres, 12.—Six vaisseaux cuirassés français ont été vus ce matin près de Goodwins. Ils allaient dans la direction du sud-est.

Bruxelles, 12.—L'Impératrice Eugène en se rendant en Angleterre a demeuré trois jours cachée dans les environs de cette cité.

Un convoi de blessés français est arrivé ici.

Berlin, 12.—Le rapport officiel de la capitulation de Sedan démontre que le nombre total des Prussiens est de 122,000.

Tous les morts sur le champ de bataille dans les alentours de la cité ont été enterrés.

Berlin, 12, 4 h. p.m.—La dépêche suivante du Roi à la Reine a été reçue, portant la date de dimanche soir à 10 heures.

La citadelle de Laon a fait explosion aussitôt après la capitulation, au moment où les Prussiens se préparaient à entrer. Trois cents cinquante hommes furent tués, y compris deux cents mobiles. Un grand nombre ont été horriblement mutilés.

Guillaume de Mecklenburg a été blessé. Il doit y avoir de la trahison là dessous.

Queenstown, 12.—Le steamer *Batavia* est arrivé de New York.

Brest, 12.—Le steamer *Periere* est arrivé de New York.

Londonderry, 12.—Le steamer *Sweden* est arrivé aujourd'hui de Québec, en destination de Liverpool.

Londres, 12.—On annonce le projet de poser un autre câble sous marin qui irait atterrir en Amérique.

Paris, 12 à 10 hrs. a. m.—A une heure et 30 minutes ce matin, une escarmouche s'engagea entre le 8e escadron de dragons français en garnison à Château Thierry et les avant-gardes de l'armée prussienne qui furent repoussées.

On devra envoyer devant Strasbourg une autre force prussienne.

Les prussiens ont trouvé dans le bureau de l'Empereur un exposé détaillé des forces prussiennes qui comptent un million d'hommes, 600 canons et 16 000 chevaux.

Le *Gaulois* annonce que l'Angleterre a demandé au nom des puissances neutres, quinze jours d'armistice. On n'a pas encore reçu de réponse, mais on pense que la Prusse acquiescera à cette demande.

Paris, 12.—Une dépêche semi-officielle de St. Petersburg dit que la France ferait mieux de céder l'Alsace et la Lorraine ainsi que le veut la Prusse.

On pensait que les Etats-Unis reconnaîtraient la république française, mais le bureau des affaires étrangères à Berlin pense que la déclaration empressée du gouvernement américains indique que celui-ci a retiré en partie les sympathies qu'il entretenait pour la Prusse. Le refus du secrétaire Fish de protester ensuite contre l'expulsion des allemands de France corrobore encore cette croyance.

Le blocus de la Baltique est de nul effet. Les vaisseaux entrent et sortent librement. La flotte française éprouve beaucoup de difficultés à s'approvisionner de charbon et la consommation qu'elle en fait est énorme.

Un correspondant particulier de la *Tribune* écrivant de Carlsruhe, le 8, dit que l'armée qui assiège Strasbourg reçoit continuellement des renforts et que maintenant il y a là près de 70,000 hommes. Les français font des sorties désespérées et le siège se continue toujours.

Notes Locales

AMÉLIORATION.—On construit actuellement un pavé le long des bâtisses du chemin de fer du Grand-Tronc, à la Station Bonaventure. C'est une amélioration qui rencontrera les désirs de la population de Montréal dans les saisons des pluies, qui rendent ce quartier très-désagréable. 2

MORT SUBITE.—Lundi soir, vers les neuf heures et demie, un homme du nom de David Poet, mécanicien, est mort subitement dans une maison malfamée, tenue par Madame Lapointe, rue Vitruve. David Poet habitait depuis quelques temps avec cette femme. Il était débauché, et le jour qui précéda sa mort il avait fait un usage immodéré de liqueurs enivrantes. Le soir, il se rendit à sa chambre, et s'assit sur son lit, lorsque tout à coup il tomba à la renverse et expira en quelques instants. Le Coroner permit de transporter son corps à sa résidence qui se trouvait à quelques pas de là. Une enquête a été tenue hier après-midi, et le Coroner prononça qu'il était mort ivre. 2

COUR DU RECORDER, du 12 courant.—56 prisonniers furent traduits devant cette cour :

George Bailey, cordonnier, ivre et bris de maison, \$2 ou 15 jours de prison; Catherine Mooney, ivre dans la rue Latour, \$5 ou un mois de prison; Joseph Courville, charretier, ivre et intervenir avec la police, \$2.50 ou 15 jours de prison; James Every, Robert Elliot, Patrick Murphy et John Collins, pour avoir été trouvés couchés dans les chars du Grand-Tronc, \$1.50; ou 10 jours de prison; Mary Smith, ivre dans une maison, \$5 ou un mois de prison; Thomas Mahoney, pour avoir troublé la paix publique, \$2.50 ou 15 jours de prison; Alphonse Labelle, ivre et lançant des pierres aux passants, \$1.50 ou 10 jours de prison; Jacques Chauvel, vagabondage, \$5 ou un mois de prison; Auguste Toppendith, boulanger, pour avoir assailli un conducteur des chars étant ivre, \$5 ou un mois de prison; Tréfié Monahan, ivre et désordonné, \$2.50 ou 15 jours de prison; Francis St. Jean, ivre et troublant la paix publique, \$5 ou 1 mois de prison. 2

INFAILLIBLE.—A notre connaissance, il ne s'est pas présenté un seul cas de bronchite qui n'ait été guérie par l'usage du Sirop Composé d'Hypophosphite, et nous sommes convaincu que c'est un remède spécifique.

Prix : \$1.50 la bouteille ou six bouteilles pour \$7.50.

Agent : Francis Gandill, 32, Rue Lemoine, Montréal. 3

ARRESTATION.—M. Emile Bureau vient d'arrêter à Québec la jeune fille du nom de Marie Rangers, qui avait été enlevée à Montréal il y a un mois, par une femme du nom de Fournier tenant une maison de prostitution à Québec. Cette jeune fille avait été conduite au bateau à vapeur par une autre jeune fille du nom de Leblanc, maintenant en prison avec son père et sa mère en attendant leur procès. 3

Nouvelles de l'Intérieur.

ORDINATION.—Dimanche dernier dans l'Eglise de l'Hotel-Dieu de cette ville, Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe a conféré l'Ordre Sacré du Diaconat à MM. E. Gravel et J. U. Charbonneau, tous deux du diocèse.—*Courrier de St. Hyacinthe.*

OURS.—M. Jos. Tétreault dit Ducharme, de St. Valérien, a tué, la semaine dernière, un magnifique ours qui a donné au delà de 200 livres de viande que M. Tétreault a vendue samedi sur notre marché 16 et 18 sous la livre.—*Courrier de St. Hyacinthe.*

TERRIBLE EXPLOSION A PORTLAND. PERTE DE VIE.—Un peu avant neuf heures du matin, sa-

medi dernier, une explosion épouvantable de chaudière a eu lieu au moulin à vapeur de MM. Kirk et Daniel, sur le quai Long, à Portland, St. Jean. L'explosion a eu lieu dans un département où se trouvaient deux chaudières chauffées par du bran de scie et émurailles dans la brique, à l'est du moulin et de l'appartement de l'engin. La plupart des employés, étaient au déjeuner.

Les chaudières furent lancées à de grandes distances, 100 à 200 pieds, démolissant tout ce trouvait sur le chemin. La toiture, les portes et fenêtres du moulin sont beaucoup endommagées.

L'ingénieur, John Deveney, reçut plusieurs contusions de briques volantes : son frère Samuel fut horriblement brûlé et meurtri. Deux petites filles qui prenaient de l'eau au réservoir, furent sérieusement blessées et brûlées. John Doherty fut horriblement brûlé. Deux garçons furent sérieusement meurtris. Un petit garçon qui s'amusa sur les billots dans un ruisseau voisin fut frappé d'une brique ou de l'une des chaudières, et se fit horriblement mutiler la tête.

Une grande excitation suivit l'accident. La multitude qui se rassembla fut horriblement saisie à l'apparence horrible des pauvres victimes. Les cris de désespoir et les lamentations des parents attiraient les larmes des plus impassibles.

Cinq des blessés ne purent survivre aux souffrances horribles qu'ils enduraient et moururent après l'accident. Une enquête a été instituée; elle n'est pas encore terminée.—*Le Moniteur Acadien.* 2

MALADIE SUR LES ANIMAUX.—La maladie sur les animaux, annoncée dans un des derniers numéros du Globe, a fait son apparition dans Essex, dans les environs du lac St. Clair. Les chevaux et les bêtes à cornes meurent rapidement; leurs jambes s'enflent d'une manière prodigieuse. Quelques uns pensent que cette enflure provient de la morsure de certaines mouches.—*Québec Mercury.* 2

SOCIÉTÉ DE COLONISATION.—Il vient de se former une seconde société de colonisation dans le comté de St. Hyacinthe. Le Révd. M. Lecours en est le Président; V. Côté, écrivain, Vice-Président; J. A. Chicoine, écrivain, Secrétaire, et MM. H. R. Blanchard, J. O. Dion, A. A. Kérouack, Oscar Dunn et Camille Lussier, Membres du Conseil d'Administration.

ACTIONS.—A une assemblée spéciale du Conseil-de-Ville de Trois-Rivières, tenue hier après-midi, il a été décidé de prendre pour \$100,000 de parts dans le chemin de fer du Nord et des Piles.—*Constitutionnel.* 2

EXPLOSION.—Hier vers midi une explosion dans le laboratoire du Dr. Brodeur, dentiste, a mis en émoi la population de notre ville. La détonation a été assez forte pour ébranler les maisons voisines de celle qui a été le théâtre de cet accident.

Le Dr. Brodeur était occupé avec un jeune enfant de quinze ans qui étudie sous lui, nommé Antoine Labatté, à faire cuire un dentier, lorsque le vulcanisateur dont il se servait a éclaté subitement. Le Docteur a été frappé au front et renversé par terre. Ses blessures néanmoins ne sont pas graves. Le jeune Labatte a été plus sérieusement atteint. Une parcelle de cuivre l'a frappé à la joue, assez près de l'œil, et s'est logée dans la chaire, sans attaquer toute fois l'os malade. La figure est brûlée en plusieurs endroits. Les yeux ont souffert, mais on espère que la vue n'en sera pas affaiblie.

Les Docteurs Turcotte et St. Jacques se sont rendus promptement sur les lieux et ont donné leurs soins au jeune homme. Le Dr. Turcotte a fait, non sans difficulté, l'extraction du morceau de cuivre.

Le Dr. Brodeur nous prie de dire que cet accident l'empêchera de faire de suite quelques uns des ouvrages qu'on lui a commandés.—*Courrier de St. Hyacinthe.* 2

Fête du saint nom de Marie.

La fête du saint nom de Marie a été célébrée avec plus de pompe et d'éclat que jamais. Les citoyens répondant à l'appel qui leur avait été fait, avaient rivalisé de zèle et de bon goût pour décorer les rues par où devait défiler la procession. Ainsi sur la rue St. Paul, on ne voyait partout que drapeaux, bannières et banderolles se croisant en tous sens. Des branches d'érable ornaient la façade des maisons. Les décorations de la rue Notre-Dame ne laissent rien à désirer non plus sous le rapport de l'élégance et du bon goût.

A l'Eglise de Bonsecours, il y avait aussi un grand luxe d'ornementation. L'Eglise de Notre-Dame était également bien décorée. Sous le porche, était suspendue une large couronne d'où s'échappaient des banderolles multicolores qui allaient se rattacher aux fenêtres où flottaient des drapeaux aux couleurs variées. L'autel était orné avec un goût exquis. Au sommet on lisait en exergue: *A Marie* et un plus bas, *Monstra te esse matrem.* Sur les côtés on lisait également: *Dévouement, amour, fidélité et générosité.*

Les fleurs étaient aussi artistiquement disposées et mille lumières donnaient à l'autel un éclat éblouissant.

A la grande messe, qui fut chantée avec beaucoup de solennité, Mgr. Bourget officiait pontificalement assisté du Révd. M. Rousselot et du Révd. M. Bayle. Le sermon fut prêché par le Révd. M. Martineau. Comme toujours, l'éloquent prédicateur sut intéresser et émouvoir profondément son auditoire.

Une foule énorme se pressait dans la vaste enceinte de l'Eglise de Notre-Dame pour assister aux cérémonies de cette belle fête. Le chant a été magnifique.

Durant la messe, nous avons été témoins d'une belle cérémonie. C'était l'offrande d'un cierge par MM. les Curés des paroisses canoniques de St. Patrice, de St. Louis, de St. Jacques, de St. Joseph, de St. Henri, de Ste. Brigitte, de Vincent et de Ste. Anne. Ils venaient ainsi rendre hommage à leur Eglise-mère.

Dans l'après-midi il y eut les vêpres. Sa Grandeur Mgr. Bourget officiait. Vers deux heures le joyeux carillon des cloches commença à se faire entendre, la population en foule immense se massa sur la place d'armes et dans les alentours. Vers deux heures et demie, la procession commença à former ses rangs et à quatre heures défilait dans l'ordre suivant: Les enfants des Frères de la doctrine chrétienne, avec leur corps de musique; la congrégation des demoiselles de St. Pierre; les petites servantes des pauvres; la congrégation de la Ste. Vierge et de Ste. Anne; la congrégation des demoiselles de Notre-Dame de la Victoire; la congrégation des dames de l'adoration perpétuelle et de la bonne mort; la congrégation des dames de la Sainte Famille; les Révdes. Sœurs de la providence, avec leurs orphelines; les Révdes. Sœurs Grises, avec leurs orphelines; les Révdes. Sœurs de la congrégation; diverses sociétés de tempérance: la société irlandaise, avec son magnifique corps de musique; les congrégations des hommes de St. Joseph, de St. Pierre, de St. Jacques et des saints anges; les élèves de l'Ecole Normale, du collège de Ste. Marie et de Montréal, avec leurs corps de musique; et enfin les membres du clergé qui étaient nombreux et parmi lesquels on remarquait plusieurs prêtres du diocèse de Québec.

La procession défila par les rues St. Sulpice et St. Paul et s'arrêta pendant quelques instants à Bonsecours pour prendre la statue vénérée de cette Eglise.

Une foule immense suivait la procession qui s'avancait en chantant des cantiques et des psaumes. De Bonsecours, la procession défila par la place Dalhousie, puis descendit la rue St. Denis et revint par la rue Craig et la place d'armes. Il était près de six heures lorsque la procession arriva à Notre-Dame. La belle statue de Bonsecours fut alors exposée sous le porche et Sa Grandeur Mgr. Bourget adressa à la foule une allocution. Le but de ces prières et de ces démonstrations religieuses, a dit Sa Grandeur, est de faire cesser le fléau de la

guerre qui sévit en ce moment en Europe et désolé plus particulièrement la France. Le Canada doit à la France, d'être ce qu'il est aujourd'hui. Sa Grandeur termina son allocution en recommandant aux fidèles de prier pour apaiser Dieu qui est irrité et qui châtie deux peuples en leur envoyant le terrible fléau de la guerre.

La procession ensuite reforma ses rangs et se rendit de nouveau à Bonsecours pour y déposer la statue de cette chapelle. Elle revint de là par la rue Notre-Dame. Il était sept heures, lorsque tout fut terminé. La population catholique, nous pouvons le dire, fait preuve en ces circonstances de beaucoup de zèle et d'empressement. Aussi nous avons rarement vu une aussi belle procession que celle qui a défilé hier dans les rues de notre cité.

Lecture sur l'Agriculture à Ste Rose.

Dimanche dernier, vers les 4 heures P.M., M. le Major Barnard donnait à une nombreuse assemblée des cultivateurs de Ste Rose une lecture, sous forme d'entretien familial, sur l'art de bien cultiver..... Outre les habitants de Ste Rose, l'on y voyait encore un grand nombre de ceux de Ste Thérèse et de St Martin.

Les Révérends MM. Tassé, supérieur du collège de Ste Thérèse, Dubé, curé de St Martin, Lecours et Cousineau du collège de Ste Thérèse et Perreault, curé de Ste Rose, honoraient l'assemblée de leur présence.

A. D. P. Bélair, Ecr., président de la Société d'Agriculture du comté de Laval, fut élu président et le docteur McMahon pria d'agir comme secrétaire.

M. Barnard sut, pendant environ une heure et demie, tenir cette nombreuse assemblée suspendue à ses lèvres par ses remarques judicieuses et ses préceptes éclairés sur le bel art de l'Agriculture.

L'attention respectueuse avec laquelle il a été écouté, et les marques nombreuses d'approbation avec lesquelles ses suggestions ont été reçues, prouvent combien les cultivateurs prennent d'intérêt à ces sortes d'entretiens, et combien ils ont à cœur d'apprendre tout ce qui peut leur faire faire quelques progrès dans la manière de bien cultiver leurs terres.

M. Barnard d'ailleurs, comme la chose a été reconnue partout où il s'est déjà fait entendre, sait traiter son sujet d'une manière tout à la fois si agréable, si enjouée, si délicate et si jolie, il sait si bien résoudre les difficultés qu'on lui propose, contredire et renverser les objections qu'on lui fait, et tout cela avec tant de modestie et sans jamais froisser l'amour propre de personne, qu'il est impossible de ne pas l'écouter avec plaisir et de ne pas être satisfait après l'avoir entendu.

Lorsque M. Barnard eut cessé de parler, l'assemblée adopta avec la plus grande unanimité les résolutions suivantes.

Résolu : Sur motion de M. René Meilleur secondé par M. Simon Hotte.

Que cette assemblée remercie cordialement le savant lecteur des explications claires et instructives qu'il vient de donner sur les meilleurs moyens de bien cultiver.

Résolu : Sur motion de Frs. Major. Ecr. secondé par Félix Lavoie, Ecr.

Que, comme celui qui apprend aux hommes à faire produire à la terre deux brins d'herbe là où elle n'en produirait qu'un seul, est considéré comme un bienfaiteur de l'humanité, ainsi cette assemblée considère comme bienfaiteurs de ce pays les membres du Conseil Agricole, qui ont eu l'heureuse idée de faire donner, dans nos campagnes, des lectures si propres à exciter chez les cultivateurs un noble élan vers le progrès et le perfectionnement dans l'art de l'agriculture, progrès dont dépendent la prospérité et l'avenir du Canada.

Résolu Sur motion de M. Charles Gravelle secondé par M. Michel Desjardins, père ;

Qu'il est à souhaiter que l'instruction agricole se propage de plus en plus dans nos campagnes, et qu'en conséquence le conseil d'agriculture mériterait bien de l'opinion publique en trouvant moyen de fournir gratuite-

ment à tous les membres des sociétés d'agriculture, un journal dédié exclusivement aux affaires agricoles, tel par exemple que la *Semaine Agricole*. Ce qui, dans l'opinion de cette assemblée, serait facile au dit conseil en prenant, pour subventionner un tel journal, quelque chose sur son propre fond et quelque chose sur l'octroi du gouvernement à chaque société d'agriculture.

Après l'adoption de ces résolutions, M. le président invite le Révérend M. Tassé à vouloir bien adresser quelques mots à l'assemblée. Ce digne Monsieur se rendit à cette demande et fit, avec cette solidité de jugement et cet esprit pratique qui le caractérisent, plusieurs observations marquées au coin du patriotisme le plus pur.

Il demanda entre autres choses, à l'assemblée de quel œil serait vu l'établissement d'un musée agricole où un ou deux employés seraient spécialement chargés de faire des collections tant du règne végétal que du règne animal, et auprès desquels les cultivateurs seraient toujours certains d'avoir toutes les informations nécessaires sur tout ce qui concerne l'agriculture, la destruction des insectes nuisibles les meilleurs moyens de prévenir et même souvent de guérir les maladies des animaux etc., etc. Il sonda aussi l'opinion de l'assemblée sur l'opportunité de propager autant que possible l'instruction agricole par le moyen de lecteurs comme celle qu'on venait d'entendre, par la propagation, soit gratuitement, soit au plus bas prix possible, de bons journaux agricoles etc., etc. Inutile de dire que toute l'assemblée approuva avec le plus grand empressement les idées contenues dans ces questions et exprima hautement l'opinion que les quelques dépenses que tout cela nécessiterait seraient amplement compensées par le bien général qui en découlerait, et qu'une telle dépense, faite pour le bien de la classe agricole, rencontrerait infailliblement l'approbation de tous les cultivateurs.

Enfin les paroles si sensées du révérend supérieur ont servi de digne couronnement à tout ce que l'on venait d'entendre.

Le révérend M. Perreault termina l'assemblée en remerciant ses paroissiens, ainsi que les étrangers, qui, malgré le temps pluvieux et le mauvais état des chemins, s'étaient rendus en si grand nombre; et chacun s'en retourna avec une plus haute idée de l'importance et de la dignité de l'état d'agriculture.—*Communiqué.*

Ste. Rose, 6 septembre 1870.

Carte de remerciements.

Vaudreuil, 6 septembre 1870.

A M. Perry, Ecuier, Inspecteur de l'Assurance Royale, Montréal.

Monsieur,

Le 18 du mois dernier, vous veniez en toute hâte à Vaudreuil, avec pompe et pompiers, au secours de notre village cruellement incendié et de notre Eglise sérieusement menacée. Ce dévouement de votre part nous a été très sensible, et longtemps nous en garderons un bon souvenir.

En ma qualité de Pasteur de la paroisse, je devais, sans doute, sur le champ, vous en témoigner de la reconnaissance et si je ne l'ai pas fait, cela a été dû à une absence d'abord et ensuite à un malentendu regrettable.

Comptant donc sur votre indulgence pour un retard tout à fait involontaire de ma part, je viens vous prier de vouloir bien recevoir mes sincères remerciements, et croire à la sincérité des vœux que je forme pour vous en particulier et ceux qui vous accompagnaient.

Merci, mon cher monsieur, au nom de mon village, merci au nom de ma fabrique de votre zèle et de votre noble conduite dans cette occasion.

Que le ciel vous en bénisse!! C'est là le souhait et le vœu le plus ardent de mon cœur avec la gratitude que je vous dois.

Je demeure,
Monsieur,

Votre très humble et obéissant servt.,

(Signé)

T. BROSSARD,
Prêtre.

CHRONIQUE D'OTTAWA.

Lelecteurs, tout ce qui touche à la guerre vous intéresse. Sans cela, vous ne seriez pas intelligents, et vous l'êtes, votre titre d'abonnés à un journal bien fait m'en est un garant. On parle beaucoup des Uhlans prussiens, dans la guerre actuelle; qu'est-ce donc que les Uhlans? Voici :

Les uhlans, qui forment, avec les cuirassiers, la grosse cavalerie de l'armée prussienne, se composent de vingt et un régiments, dont trois de la garde.

Chaque régiment est de cinq escadrons dont voici l'effectif :

1 Capitaine, 1 lieutenant, 3 sous-lieutenants, 1 maréchal des logis chef, un maréchal des logis suppléant, 1 enseigne porte-épée, 4 sergents, 9 maréchaux des logis, 3 trompettes, 114 cavaliers, 1 vétérinaire, 1 infirmier, 5 ouvriers.

Cela diffère un peu de la composition de nos troupes de cavalerie, mais le fait est que nous n'avons pas les propensions envahissantes de dame Prusse.

L'uniforme des uhlans est celui-ci : tunique bleu foncé, appelée uhlanka, avec collet, parements et plastron rabattu, dont la couleur varie suivant le numéro du régiment; épauettes sans franges, avec tournants en cuivre; pantalons gris, avec passe-poil rouge; chapka avec fourragères.

Armement : lame, sabre courbe et pistolet.

Cette cavalerie légère vient d'Asie, paraît-il; elle fut introduite en Europe, dit l'histoire, avec les premières colonies tatares qui s'établirent en Pologne et en Lithuanie.

Les souverains des deux pays où ils se réfugièrent crurent devoir, pour se les attacher, leur accorder de grands privilèges.

Ce furent les Autrichiens et les Prussiens qui, les premiers, firent fête aux uhlans. La Russie ne vint qu'après.

Ce sont du reste les trois seules puissances qui aient des Uhlans. En France, on a tenté de les acclimater, mais sans y réussir. Devons nous dire : tant pis pour la France. Je ne crois pas, car après tout, il me semble que la cavalerie française vaut bien la cavalerie prussienne, et que les hussards et les dragons sont aussi recommandables que les lanciers.

Toujours est-il, comme je viens de le dire, que les Uhlans n'ont pu germer en France; car le régiment de cette armée, formé en 1734 par le maréchal de Saxe ne survécut pas à son créateur.

Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'à part la lance, l'armement des hussards est à peu près le même que celui des Uhlans.

L'anecdote suivante remonte à Napoléon Ier :

Un espion, homme d'une grande habileté, avait été chargé de lever le plan des fortifications de Mayence. On attendait justement dans cette ville l'arrivée d'un général anglais. Notre homme le sut, et, connaissant parfaitement la langue anglaise, eut l'idée de jouer le rôle de l'officier attendu. Cette ruse hardie lui réussit à merveille : il fut reçu à Mayence avec les plus grands honneurs, et ce furent les autorités militaires qui lui firent complaisamment admirer dans tous leurs détails et leurs particularités, ces fortifications qu'il tenait tant à visiter.

Quand il eut tout vu, il disparut, naturellement.

Cet homme avait, en somme, rendu un grand service à son pays; on proposa à l'Empereur de le décorer.

—Jamais! s'écria-t-il; je n'ai pas institué la Légion d'Honneur pour récompenser de pareils services.

Et il eut compté à l'espion 80,000 francs.

« Notre sang versé féconde notre génie. » C'est la leçon que tire de l'histoire de France un écrivain dont je viens de lire une page.

L'histoire me dit,—ainsi s'exprime l'écrivain :

Regarde là-bas, dans les brumes de la

Gaule, et ici, dans la lumière de ce siècle ; regarde le 6^{me} siècle et les Francs ; le 8^{me} siècle et les Normands ; le 15^{me} siècle et les Anglais ; la fin du 16^{me} et les Espagnols ; le commencement du 18^{me} et les Autrichiens ; la fin du 18^{me} siècle et les Prussiens ; le commencement du 19^{me}, et cette fois le monde entier contre nous ; regarde tous ces ennemis et regarde notre grandeur et écris : *Les triomphes de la France*. Regarde sans fureur cette nouvelle invasion de Barbares civilisés, et écris, écris d'une main vigoureuse : *Les triomphes de la France*.

Ab ! puisses-tu prédire juste, cher et noble écrivain. Puisse la France se relever par la victoire, des désastres qui viennent d'assombrir son beau nom ! C'est le vœu le plus passionné de ses enfants de cœur, de ce côté de l'Atlantique !.....

Mais, j'y pense, la meilleure chronique que je puisse vous envoyer, aujourd'hui, n'est pas ce brillant résumé de l'histoire de France ? Cela reposera vos esprits, chers lecteurs, vos esprits trop affligés peut-être des revers de notre ancienne mère-patrie. Lisez donc, chers lecteurs, et consolez-vous :

Nous sommes au quinzième siècle. Qu'y a-t-il dans ce berceau de notre grandeur ? la ruine. C'est là le don que la Fée de la Renaissance nous avait fait. Et quelle ruine ! Notre imagination peut-elle voir dans le temps présent, prévoir pour le temps futur un pareil désastre ? Voilà cent ans que la guerre dure. L'ennemi, l'antique ennemi, l'Anglais est maître de tout le pays, et cet ennemi est plus brutal encore que celui qui nous menace aujourd'hui ; il est aussi habile, il sait aussi bien se garder, s'abriter, avoir pour lui le nombre écrasant, et utiliser pour sa victoire, cette furie, cette chevalerie, cet enthousiasme français qui ne sait ni espérer, ni calculer, ni se cuirasser, ni se cacher.

C'est le chef de ces ennemis qui dévoile son système d'invasion, en disant que *guerre sans incendie ne vaut pas mieux qu'andouille sans moutarde*. Et il a si bien brûlé et si bien ravagé la France que la France n'est plus qu'un désert. C'est un voyageur italien du quinzième siècle, Fazio des Uberti, un disciple de Dante, qui nous le dit : il n'y a plus un village dans tout le nord, de Paris à la frontière ; les loups sont les vrais habitants du pays ; les herbes folles et les immenses forêts sauvages ont reconquis le sol de la Gaule. En résumé, le roi de France n'est plus désigné que sous le nom de roi de Bourges. Ce n'est pas surtout le patriotisme qui donne à Jeanne d'Arc la mission et son courage, c'est la pitié ; elle le dit : c'est la douleur qu'il y avait au royaume de France.

Quelques ans se passent. Vient un chef habile, Louis XI ; un prince sage, Louis XII ; un roi magnifique, François I^{er} ; et cette France ruinée au delà de toute ruine, cette France déserte, qui ne fait plus que pitié, cette France se trouve à la tête de la Renaissance et de la civilisation.

Et aujourd'hui, pour deux combats perdus, nous tremblons.

La misère revient, la plus horrible des misères, la guerre civile et religieuse. La nation française passe cinquante ans à faire des efforts surhumains pour se détruire elle-même. Elle ne peut y parvenir. Le sein de la pauvre mère, déchiré par mille blessures, laisse encore échapper le lait avec le sang, et les méchants enfants, comme lassés de ne pouvoir suffire à tarir ces mamelles nourricières de l'humanité, appellent à l'envi les ennemis des quatre coins de l'horizon. Voici l'Allemand, voici l'Anglais, voici l'Espagnol.

Au milieu de cette nation épuisée, au centre de cette tourbe d'ennemis, que nous carressons, un homme se lève, un seul ; et immédiatement la France redevient grande. A Henri IV succède Richelieu, puis Louis XIV ; et cette place que nous avons prise à la tête de la civilisation, on la reconnaît comme légitimement due à ce peuple, hier moribond, avant-hier écrasé.

Le grand dix-septième siècle vient après la ruine suprême, comme était venue la Renais-

sance. Nous avons, avec une nouvelle agonie, monté d'un nouveau degré dans la puissance.

Et aujourd'hui, pour une goutte de notre sang versé sur la terre, versé si glorieusement qu'on songe à cette goutte de lait de la déesse, répandue dans le ciel pour y créer les étoiles, pour une goutte de sang tombée héroïquement, nous sommes effarés !

Le 18^e siècle naît, qui devait être rendu si grand, par la France. Il naît arrosé de nos larmes. L'ennemi occupe le sol de la patrie. Il est conduit par des capitaines, que nos vainqueurs d'hier ne feront pas oublier. Nous sommes vaincus au nord et au midi. Nous n'avons plus qu'une armée. Le vieux roi a parlé d'aller s'envelir sous les ruines de la patrie. Les ruines, toujours les ruines ! Elles sont prochaines. Pendant ce temps, les plus petits peuples nous méprisent, et à Utrecht, le plénipotentiaire hollandais ne veut pas faire grâce à la France. C'est là que nous en sommes réduits.

Quelques années se passent, des années de honte et de corruption, pourtant ! Mais tant est féconde pour nous la puissance de la douleur, que nous montons d'un degré encore dans la voie du triomphe. Nous avions pris la direction de l'Europe par nos qualités, nous la conservons et en augmentons l'étendue par nos défauts même.

Hier, l'on nous voulait à genoux devant les marchands de la Frise ; aujourd'hui, toute l'Europe adore nos infirmités. Cette fois, nous n'avons même pas besoin d'un grand prince. Il suffit d'un grand rhéteur, et qu'il fit *Candide*.

Et à cette heure nous doutons de la patrie, parce qu'une nuée de fils de la féconde Cune-gonde et du professeur de physique expérimentale est venue rognier un des ongles de la France pendant son sommeil. Ces gens-là peuvent surprendre, tuer et piller des Français. Que peuvent-ils contre la France ? Que peuvent-ils faire contre la France des hommes qui n'ont pour eux que le courage, non l'intelligence, et qui pourtant, étant dix, s'embusquent encore pour en attaquer un seul ?

1792 ! Aux armes, citoyens ! La patrie est en danger ! Cette fois, c'est vrai, le danger est suprême, il dépasse tout ce que l'imagination peut rêver. La France a commencé par se mettre à bout de sang, de sagesse et de force ; elle s'est saignée aux grosses veines, elle s'est affaiblie par la famine, appauvrie par le pillage et le gaspillage, et c'est dans cet état de faiblesse qu'elle affronte l'ennemi. Une partie de la nation est occupée à neutraliser l'autre. Tout ce qui a fait la force, la grandeur, l'honneur de la France, tout ou presque tout est à bas : ce qui est noble est chassé ou tué, et la noblesse c'est l'armée ; tout ce qui est élevé ou mesuré ou sensé est suspect, et la mesure et le bon sens c'est la force morale de la patrie ; tout ce qui est fécond est tari, tout ce qui est vigoureux est affolé et désordonné ; nous sommes l'objet de la haine et de l'horreur du genre humain ; nous n'avons pas un allié, pas un ami sur la surface de la terre ; fureur ou abattement, rage ou trahison, férocité ou lâcheté, c'est presque tout le résumé de notre vie d'alors. Ainsi, nous sommes sur le point de perdre cette noblesse intellectuelle et morale qui nous a toujours sauvés jusqu'ici. Pendant ce temps, l'ennemi s'avance ; on le voit déjà aux portes de Paris ; et pour se défendre de lui, on ne trouve rien de plus pressé que d'ouvrir plus larges les trous que les septembriseurs ont faits aux veines de la mère patrie.

Que va-t-il arriver, à ne consulter que le cours des probabilités humaines ? Il doit arriver que, dans quelques années, le voyageur parcourant l'Europe visitera les ruines qui furent Paris, *campus ubi Troja fuit*. C'est la logique. Eh bien ! il arrive que nous sommes les maîtres de l'Europe, et la ville qui doit être un désert est la capitale du monde. Cette fois encore, le triomphe a été mesuré à la ruine, et comme nous étions tombés si bas que nous ne devions pas nous relever, comme le danger avait été tel qu'il ne semblait pas pouvoir être conjuré, alors nous ne sommes plus bornés à dominer en Europe : nous la conquîmes toute et la fîmes nôtre.

Redressons-nous donc, et quoi qu'il arrive, sourions dédaigneusement à l'infortune. Dans un prochain article, je ne craindrai pas de parler de Waterloo, à l'aide de documents nouveaux que publie le colonel de la Tour d'Auvergne, et qui paraissent apporter des solutions définitives aux questions soulevées par cette illustre bataille.

Je montrerai aisément que ce fut là le point de départ d'un nouveau triomphe pour la France. Si jusque là, la victoire vient nous consoler, je parlerai plus joyeusement de cette défaite. Mais rien, pas même des malheurs cent fois plus poignants que ceux qui peuvent nous menacer, rien ne doit altérer la sérénité de l'historien qui connaît le besoin pour notre France, de l'effort et de la douleur, et qui peut mesurer le développement de sa puissance future à la profondeur de l'angoisse actuelle.

Les Grecs et les Romains avaient remarqué que nos pères les Gaulois méprisaient le danger parce qu'ils croyaient fermement à l'immortalité de l'âme. Nous, méprisons les vaines terreurs et croyons d'une foi inébranlable à l'immortalité de la France.

CABLE TOM.

NOUVELLES DU NORD-OUEST.

(Correspondance privée de *La Minerve*.)

Fort Garry, 27 août 1870.

Nous sommes au début d'une période d'émotions. Déjà nous en avons eu de différents genres, mais malheureusement les premières seules ont été agréables. Mardi dernier, tout le monde se réjouissait de l'arrivée de Mgr. Taché, attendu avec tant d'anxiété. Plusieurs personnes étaient allées au-devant de lui jusqu'à 25 milles. On sentait que c'était le retour d'un père au milieu de ses enfants. Sa Grandeur amenait avec elle plusieurs missionnaires qui avaient laissé le Canada pour venir travailler à la vigne jeune encore, mais pleine d'avenir, des missions catholiques de la Rivière-Rouge. Messieurs Girard, de Varennes, et Royal, du *Nouveau-Monde*, accompagnaient aussi Sa Grandeur. Ces Messieurs viennent passer quelques semaines dans la Province de Manitoba, et se rendre compte par eux-mêmes de l'état des choses.

Le soir même de l'arrivée de Monseigneur Taché, 23 août, on apprenait que le colonel Wolseley, avec 300 ou 400 soldats réguliers, n'était qu'à quelques milles de Fort-Garry, et devait arriver le lendemain matin. Cette nouvelle prit tout le monde par surprise. Personne n'y voulait croire. D'après les calculs l'expédition devait être en route à 20 jours de marche. Et on avait l'assurance, voire même la promesse, je crois, que le Lieutenant-Gouverneur devait arriver avant les troupes. Tout le peuple est dans l'excitation. Le conseil du gouvernement provisoire s'assemble. On délibère, et on ne sait, malgré les promesses si souvent répétées, que l'expédition vient dans un but pacifique, quelle mesure il faut adopter. Des personnes de la ville apportent la nouvelle qu'elles ont vu les troupes, et qu'elles ont parlé au colonel Wolseley. On hésite encore à croire. La nuit vient et avec elle une pluie torrentielle. Le Président envoie successivement trois courriers qui ne reviennent pas. Les Haut-Canadiens et quelques anglais de la ville commencent à faire des menaces. Encore un jour, et leurs vœux vont être exaucés. Les Métis vont payer dans leur sang le crime horrible d'avoir défendu leurs droits, et de l'avoir fait en braves. Vers minuit, le Président monte à cheval et va lui-même reconnaître le camp des soldats qui ne se trouvait en effet qu'à quatre ou cinq milles de Fort Garry. Il n'y a plus à douter, Riel alors décide de rester dans le Fort et d'attendre le colonel Wolseley, pour lui remettre les clefs et ensuite se retirer sans bruit. Du reste, ça toujours été l'intention de Riel de remettre le pouvoir entre les mains du représentant de la Reine aussitôt qu'il arriverait dans le pays.

Mercredi matin, vers huit heures et demie, les troupes sont vues à quelques arpents. Un

homme âgé, ayant l'apparence d'un officier (on a su depuis que c'était un bourgeois d'un des forts de la Compagnie de la Baie d'Hudson), arrive au Fort à course de cheval et dit à Riel: Je suis votre ami et vous engage à évacuer le Fort immédiatement.—Je croyais, dit Riel, que l'expédition venait dans un but pacifique. Est-ce la guerre ou la paix que vous nous apportez?—Tout ce que vous voudrez, répond le courrier. Mais en ami, je vous conseille de sortir immédiatement; nous arrivons.

Riel croit devoir suivre cet avis. Il en dit un mot à O'Donoghue, et répond à ses gens qui lui demandent ce qu'ils vont faire. « Messieurs, je n'ai plus d'ordre à vous donner. Chacun pour soi. » Aussitôt tous prennent leurs effets et décampent. Riel et O'Donoghue montent à cheval et s'éloignent. Dix minutes après, les troupes défilent près du bastion et font leur entrée dans le Fort Garry, au bruit de je ne sais combien de coups de canon.

Les soldats sont rentrés en criant: « Où est Riel, où sont O'Donoghue et Lépine qu'on les pend! » Ils parcouraient les chambres de la maison du gouvernement en poussant ces cris pleins d'humanité. Sans doute, leur humeur guerrière avait besoin de cadavre. N'ayant pas eu à combattre, ils voulaient se faire bourreaux.

Il faut rendre justice au Colonel Wolseley. Il a montré beaucoup de sagesse, en ne cédant pas aux suggestions féroces de quelques soldats, et surtout des métis anglais qui s'indignaient de ce qu'on ne tuait personne. En arrivant au Fort, le Colonel fit relâcher les trois courriers de Riel arrêtés la nuit précédente.

Trois conseillers du gouvernement provisoire, MM. Poitra, Dauphin et Page, furent arrêtés près du Fort, par les métis anglais, ainsi que le jeune Champagne, qui fut pris dans le Fort même. Tous quatre furent mis dans le bastion; mais le Colonel les fit remettre en liberté dans l'après-midi.

Quoique le temps fut extrêmement mauvais, un nombre considérable de métis anglais et de haut-canadiens avaient suivi l'expédition et se tenaient à la porte du Fort. Nous nous y rendîmes, M. Royal et moi. Ces gens-là étaient furieux de voir que Riel, O'Donoghue et Lépine leur avaient échappé. Plusieurs étaient d'abord entrés dans le Fort, le pistolet au poing, dans le dessein de les tuer dans l'excitation, au cas où les troupes auraient refusé de les leur livrer. Ces honnêtes sicaires juraient que leur proie ne leur échapperait pas; qu'ils sauraient bien rattraper Riel et les autres, et les ramener au Fort.

Ils les accusaient de lâcheté, parcequ'ils s'étaient éloignés. Beau dommage, qu'ils n'eussent pas attendu, les bras croisés, le pistolet ou la corde de ces braves et intrépides assassins, qui, l'hiver dernier, au nombre de 49, rendaient leurs armes à 23 métis qui sont allés les faire prisonniers au milieu de la prairie.

Nous avons aussi vu là, l'illustre chevalier Butler dont la bravoure est devenue proverbiale dans le pays. Il se promenait à cheval à l'entrée du Fort avec un air triomphant.

C'était des gens de ce calibre-là, qui avaient l'outrecuidance d'appeler Riel un lâche. Son départ n'est pas même une fuite. Ce n'est qu'une mesure de prudence: il a cédé à un conseil sage. D'ailleurs, il n'était pas loin quand les troupes sont arrivées, et il les a regardées entrer dans le Fort. Il s'est ensuite éloigné et on n'a eu aucune nouvelle de lui depuis son départ.

Le désordre règne dans la ville, et ses environs, depuis l'arrivée des troupes. On se soule, on se querelle, on se bat et personne n'intervient. Jeudi soir, le Révd. M. Kavanagh, s'en retournait à sa mission de la Prairie du Cheval Blanc.

Un homme à cheval le rencontre, lui demande son nom, et sur sa réponse qu'il est prêtre, il lui tire un coup de pistolet presque à bout portant. Heureusement que le coup n'a eu aucun effet. Il en a été quitte pour être renversé de son cheval, et se rendre à pied aux premières maisons.

Le Colonel Wolseley dit qu'il n'est pas venu

pour faire la police. Il est prêt à assister l'autorité civile; mais comme il n'y en a pas, les choses sont dans un triste état. Interrogé au sujet du gouvernement provisoire, il a déclaré qu'il n'aurait pas pu le reconnaître et qu'il aurait regretté de voir venir Riel au devant de lui, à cause des actes de violence qui auraient pu être commis par les métis anglais et les haut-canadiens. Il n'hésite pas à croire que ces gens-là auraient cherché à le massacrer sur le champ. En vue de la paix et du bon ordre, il est content de voir qu'il s'est éloigné. Il commence à être dégoûté de l'attitude désordonnée et furieuse d'une certaine partie de la population anglaise du pays. Ces braves gens l'assiègent, et s'emportent contre lui, parcequ'il ne veut pas se faire l'instrument de leur rage et de leur vengeance.

Comme le colonel Wolseley n'a pas cru devoir reconnaître le gouvernement provisoire, et qu'il n'a pas reçu ordre d'établir un gouvernement militaire, le pays s'est trouvé sans gouvernement. Le colonel Wolseley a compris l'anomalie et s'est trouvé passablement embarrassé. Allait-il faire revivre le défunt gouvernement d'Assiniboia, c'est-à-dire le gouvernement de la compagnie de la Baie d'Hudson? C'était ressusciter un mort. Sir Clinton Morloch, envoyé par l'Angleterre pour régler les affaires de la Rivière Rouge, où le peuple de Manitoba ne pouvait s'entendre avec le gouvernement canadien, disait aux délégués du Nord-Ouest, à Ottawa, que le vieux conseil d'Assiniboia était tombé et ne devait pas se relever. De plus, les autorités d'Ottawa ont également déclaré au Révd. M. Rutchot, que le gouvernement provisoire devait continuer à régir le pays jusqu'à l'arrivée du lieutenant-gouverneur et l'installation du nouveau gouvernement.

Cet ancien gouvernement n'a donc plus sa raison d'être, surtout depuis que le pays a été effectivement transféré au Canada. Pourtant, il a été question de le faire renaître de ses cendres. On a mandé à Fort Garry quelques-uns de ses membres d'autrefois, on a fait venir les magistrats, on a nommé des constables; bref on a organisé une machine gouvernementale quelconque. Est-ce le défunt gouvernement d'Assiniboia qui revit? Et-ce un gouvernement provisoire qu'on a formé? La question est difficile à résoudre. Toujours est-il qu'on a parlé d'émettre des warrants contre Riel et ses collègues. On devait partir aujourd'hui pour leur faire la chasse.

De quelque nom que l'on décore ce nouveau gouvernement, nous ne pouvons l'appeler autrement qu'un gouvernement provisoire, puisque le conseil d'Assiniboia n'a pas dû ressusciter d'entre les morts. Or, si c'est un gouvernement provisoire, en quoi celui-ci est-il plus légal que l'autre? Le gouvernement de Riel représentait les volontés du peuple, puisque c'était le peuple qui l'avait formé, tandis que celui-ci est établi par la force militaire. Qu'une partie plus considérable de la population refuse de reconnaître celui-ci et en forme un autre demain, lequel sera le véritable?

Plusieurs fois les métis sont venus prêts à prendre les armes pour aller rencontrer l'expédition, et toujours des paroles conciliatrices sont parvenues à les calmer. Riel a beaucoup fait dans ce sens. On n'ira peut-être en Canada avec cette idée-là; on croira absurde d'avoir pensé à aller attaquer les troupes. Si on pouvait avoir une véritable idée des choses, des circonstances, des lieux, des métis, de leur manière de faire la guerre, on trouverait peut-être cette idée-là plus sérieuse. Il n'est pourtant pas à souhaiter qu'on en fasse l'expérience.

Malgré cela, malgré les bonnes dispositions des métis en général, on veut, comme dit si bien le *Leader* de Toronto, punir Riel parcequ'il n'a pas été assez méchant, parcequ'il a été trop loyal et trop confiant dans les promesses qu'on lui a faites.

Maintenant, la situation est extrêmement critique, et il n'y a qu'un remède: l'arrivée du Lieutenant Gouverneur avec l'amnistie. S'il n'y a pas d'amnistie, nul ne peut prévoir comment les choses se termineront.

Les pertes Prussiennes.

Les journaux étrangers, qu'on ne peut suspecter d'exagérer les malheurs prussiens, nous fournissent aujourd'hui des détails précis sur les pertes énormes qu'ont éprouvées les armées du roi Guillaume depuis le commencement des hostilités jusqu'au 17 août, veille de la bataille de Rézonville.

Les journaux hollandais publient des correspondances d'Allemagne qui établissent ces pertes d'après un bureau de statistique établi à Trèves.

Le chiffre total jusqu'au 17 août est de 150,200 hommes;

Soit 79,483 tués ou disparus;

67,617 blessés;

3,100 morts de maladie.

Ces journaux ajoutent que la journée du 18 a été plus mortelle encore pour l'armée allemande que toutes les autres journées.

D'autre part, on écrit de Berlin au *Times* à la date du 22:

Enfin, nous connaissons le chiffre des pertes subies. Ce chiffre réalise et confirme les tristes présages qui s'étaient manifestés lors du départ de nos troupes. En ne comptant que les officiers et en nous arrêtant aux résultats de quelques premiers engagements, l'âme est navrée. Par exemple, un régiment prussien se compose de 3,006 hommes et de 69 officiers: sur 69 officiers appartenant au 74^e hanovrien, 30 ont été blessés ou sont morts à la journée de Wissembourg; le 77^e a perdu, à la même affaire, 25 officiers; le 39^e, 26; le 82^e hessois, 19; le 95^e, 16; le 82^e 19; le 53^e, 11; le 88^e, 9; le 80^e, 8, et ainsi des autres engagés à Wissembourg.

La journée de Woerth a causé d'immenses pertes à l'armée prussienne, tandis qu'elle faisait face, pendant cinq mortelles heures, aux Français postés sur les éminences et qui n'en ont été délogés que lorsque les Wurtembergeois et les Bavares les ont pris en flanc. Là le 58^e régiment a eu tués ou blessés 32 de ses officiers; le 59^e, 23; le 7^e, 25; le 47^e, 29; le 46^e, 33; le 57^e, 30; le 6^e, 28; le 37^e, 25. Je ne puis, en vérité, dire toutes les pertes faites dans les rangs si élevés de la hiérarchie militaire. Mais le coup le plus terrible porté jusqu'ici, c'est à Spickeren, lorsqu'après les ravages faits par le canon, les mitrailleuses et le chassepot, trois assauts ont eu lieu et ont été repoussés à la baïonnette. D'après les informations particulières, mais correctes et précises, un homme sur douze a été mis hors de combat.

Plusieurs compagnies ont perdu la moitié de leur effectif. A Panges ou Courcelles, le 14^e régiment a compté 32 officiers et 891 soldats tués ou blessés, c'est un tiers environ du régiment. A la journée de Mars-la-Tour ou Vionville, les pertes des Prussiens ont été plus considérables que celles des Français. Là le sang coulait comme tombe et coule la pluie. Là sont tombés mortellement frappés le comte Westarp, le comte Westelen, le baron Kleist, Henry VII, prince de Reuss, le baron Grimm, le baron Witzleben et un nombre considérable de membres de la noblesse allemande.

EBÉNISTERIE.—Nous aimons toujours à mentionner de temps à autre l'établissement d'ébénisterie de M. Lavigne, parce que ce jeune et habile meublier mérite plus qu'un encouragement ordinaire. Ses meubles sont d'une élégance et d'une richesse qui semblent être de beaucoup au-dessus des prix pour lesquels il les donne; et ce qui vaut encore mieux que l'élégance il ne laisse sortir de son établissement que des meubles solides et d'un fini irréprochable.

CONCERT.—L'Institut Littéraire et Scientifique du Grand-Tronc doit donner un grand concert à sa salle de lecture vendredi soir pour venir en aide aux incendiés d'Ottawa.

FEUILLETON.

UNE DETTE DE SANG

PREMIÈRE PARTIE.

LES MAÎTRES EN FAIT D'ARMES

I

LA VALLÉE DE LOURON.

Il y avait au refois une ville en ce lieu, la cité de Lorre, avec des temples païens, des amphithéâtres et un capitol. Maintenant, c'est un val désert où la charrue paresseuse du cultivateur gascon semble avoir peur d'érousser son fer contre le marbre des colonnes enfouies.

On appelle dans le pays cette section miraculeuse le Hathraz (le coup de hache). C'était là que s'élevait le capitol de la ville de Lorre, qui sans doute a donné son nom au val de Louron. C'est là que se voient encore les ruines du château de Caylus-Tarrides.

Ces Caylus-Tarrides se sont éteints, vers le commencement du dix-huitième siècle, en la personne de François de Tarrides, marquis de Caylus, l'un des personnages de notre histoire. En 1699, M. le marquis de Caylus était un homme de soixante ans. Il avait suivi la cour au commencement du règne de Louis XIV, mais sans beaucoup de succès, et s'était retiré mécontent. Il vivait maintenant dans ses terres avec la belle aurore de Caylus, sa fille unique. On l'avait surnommé, dans le pays, Caylus-Verrou. Voici pourquoi :

Aux abords de sa quarantième année, M. le marquis, veuf d'une première femme qui ne lui avait point donné d'enfants, était devenu amoureux de la fille du comte de Soto-Mayor, gouverneur de Pampelune. Inès de Soto-Mayor avait alors dix-sept ans. C'était une fille de Madrid, aux yeux de feu, au cœur plus ardent que ses yeux. Le marquis passait pour n'avoir point donné beaucoup de bonheur à sa première femme, toujours renfermée dans le vieux château de Caylus, où elle était morte à vingt-cinq ans. Inès déclara à son père qu'elle ne se marierait jamais la compagne de cet homme. Mais c'était bien une affaire, vraiment, dans cette Espagne des drames et des comédies, que de forcer la volonté d'une jeune fille !

Un beau soir, la triste Inès, cachée derrière sa jalousie, due écouter pour la dernière fois la sérénade du fils cadet du corrégidor, lequel jouait fort bien de la guitare. Elle partait le lendemain pour la France avec M. le marquis. Celui-ci prenait Inès sans dot, et offrait en outre à M. de Soto-Mayor je ne sais combien de milliers de pistoles.

Au bout de trois ou quatre ans, la pauvre Inès repassa enfin le seuil de ce terrible manoir. Ce fut pour aller au cimetière. Elle était morte de solitude et d'ennui. Elle laissait une fille.

De Tarbes à Pampelune, d'Argelès à Saint-Gaudens, vous n'eussiez trouvé ni un homme, ni une femme, ni un enfant, qui appelât M. le marquis autrement que Caylus-Verrou.

Après la mort de sa seconde femme, il essaya encore de se remarier, car il avait cette bonne nature de Barbe-Bleue qui ne se décourage point ; mais le gouverneur de Pampelune n'avait plus de filles, et sa réputation de géolier était si parfaitement

établie, que les plus intrépides parmi les demoiselles mariées reculèrent devant sa recherche.

Il resta veuf, attendant avec impatience l'âge où sa fille aurait besoin d'être cadencée. Les gentilshommes du pays ne l'aimaient point, et, malgré son opulence, il manquait souvent de compagnie. L'ennui le chassa hors de ses donjons. Il prit l'habitude d'aller chaque année à Paris, où les jeunes courtisans lui empruntaient de l'argent et se moquaient de lui.

Pendant ces absences, Aurore restait à la garde de deux ou trois duègnes et d'un vieux chapelain.

Aurore était belle comme sa mère. C'était du sang espagnol qui coulait dans ses veines. Quand elle eut seize ans, les bonnes gens du hameau de Tarrides entendirent souvent, dans les nuits noires, les chiens de Caylus qui hurlaient.

Vers cette époque, Philippe de Lorraine, duc de Nevers, un des plus brillants seigneurs de la cour de France, vint habiter son château de Buch, dans le Jurançon. Il atteignait à peine sa vingtième année, et, pour avoir usé trop tôt de la vie, il s'en allait mourant d'une maladie de langueur. L'air des montagnes lui fut bon ; après quelques semaines de vert, on le vit mener ses équipages de chasse jusque dans la vallée de Louron.

La première fois que les chiens de Caylus hurlèrent la nuit, le jeune duc de Nevers, harassé de fatigue, avait demandé le couvert à un bucheron de la forêt d'Ens.

Nevers resta un an à son château de Buch. Les bergers de Tarrides disaient que c'était un généreux seigneur.

Les bergers de Tarrides racontaient deux aventures nocturnes qui eurent lieu pendant son séjour dans le pays. Une fois, on vit, à l'heure de minuit, des luciers à travers les vitraux de la vieille chapelle de Caylus.

Les chiens n'avaient pas hurlé ; mais une forme sombre, que les gens du hameau commençaient à connaître pour l'avoir aperçue souvent, s'était glissée dans les douves après la brume tombée. Ces antiques châteaux sont tous pleins de fantômes.

Une autre fois, vers onze heures de nuit, dame Marthe, la moins âgée des duègnes de Caylus, sortit du manoir par la grand'porte, et courut à cette cabane de bucheron où le jeune duc de Nevers avait naguère reçu l'hospitalité. Une chaise portée à bras traversa peu après le bois de l'Ens. Puis des cris de femme sortirent de la cabane du bucheron. Le lendemain, ce brave homme avait disparu. Sa cabane fut à qui voulut la prendre. Dame Marthe quitta aussi, le même jour, le Château de Caylus.

Il y avait quatre ans que ces choses étaient passées. On n'avait plus ouï parler jamais du bucheron ni de dame Marthe. Philippe de Nevers n'était plus à son manoir de Buch. Mais un autre Philippe, non moins brillant, non moins grand seigneur, honorait la vallée de Louron de sa présence. C'était Philippe-Louis de Mantoue, prince de Conzague, et qui M. le marquis de Caylus prétendait donner sa fille Aurore en mariage.

Conzague était un homme de trente ans, un peu efféminé de visage, mais d'une beauté rare au demeurant. Impossible de trouver plus noble tournure que la sienne.

Conzague sonne aussi haut dans l'histoire que Bouillon, Este ou Montmorency. Ses maisons valaient sa noblesse. Il avait deux amis, deux frères, dont l'un était Lorraine, l'autre Bourbon. Le duc de Chartres, neveu pâtre de Louis XIV, depuis duc d'Orléans et régent de France, le duc de Nevers et le prince de Conzague étaient inséparables. La cour les nommait les trois

Philippe. Leur tendresse mutuelle rappelait les beaux types de l'amitié antique.

Philippe de Conzague était l'aîné. Le futur régent n'avait que vingt-quatre ans et Nevers comptait une année de moins.

On doit penser combien l'idée d'avoir un gendre semblable flattait la vanité du vieux Caylus. Le bruit public accordait à Conzague des biens immenses en Italie ; de plus, il était cousin germain et seul héritier de Nevers, que chacun regardait comme voué à une mort précoce. Or, Philippe de Nevers, unique héritier du nom possédait un des plus beaux domaines de France.

Certes, personne ne pouvait soupçonner le prince de Conzague de souhaiter la mort de son ami ; mais il n'était pas en son pouvoir de l'empêcher, et le fait certain est que cette mort le faisait dix ou douze fois millionnaire.

Le beau père et le gendre étaient à peu près d'accord. Quant à Aurore, on ne l'avait même pas consultée. Système Verrou.

M. de Peyrolles, homme entre deux âges, à figure maigre et pâle, à cheveux rares, stature haute et un peu voûtée était le secrétaire de Conzague. De nos jours, on se représenterait difficilement un personnage semblable, sans lunettes : la mode n'y était point. Ses traits étaient comme effacés, mais son regard myope avait de l'effronterie. Conzague assurait que M. de Peyrolles se servait fort bien de l'épée qui pendait gauchement à son flanc. En somme, Conzague le vantait beaucoup ; il avait besoin de lui.

C'était un soir d'automne Conzague venait de réussir à endormir aux échecs Caylus Nevers. On eut vu le prétendant d'Aurore se glisser dans un autre appartement où attendait M. de Peyrolles.

— Nos coquins ? fit Conzague dès qu'il l'aperçut.

— Il y en a six d'arrivés, répondit Peyrolles.

— Ou sont-ils ?

— A l'auberge de la Pomme d'Adam, de l'autre côté des douves.

— Qui sont les deux manquants ?

— Maître Cocardasse junior, de Tarbes ; et frère Passepoil, son prévôt.

— Deux bonnes lames ! fit le prince. Et l'autre affaire ?

— Dame Marthe est présentement chez mademoiselle de Caylus.

— Avec l'enfant ?

— Avec l'enfant.

— Par où est-elle entrée ?

— Par la fenêtre basse de l'étuve qui donne dans les fossés, sous le pont.

Conzague réfléchit un instant, puis il reprit :

— As-tu interrogé don Bernard ?

— Il est muet, répondit Peyrolles.

— Combien as-tu offert ?

— Cinq cents pistoles.

— Cette dame Marthe doit savoir où est le registre... Il ne faut pas qu'elle sorte du château.

— C'est bien dit Peyrolles.

Conzague se promenait à grand pas.

— Je veux lui parler moi-même, murmura-t-il ; mais es-tu bien sûr que mon cousin de Nevers ait reçu le message d'Aurore.

— C'est notre Allemand qui l'a porté.

— Et Nevers doit arriver ?

— Ce soir.

Ils étaient à la porte de l'appartement de Conzague.

Au château de Caylus, trois corridors se coupaient à angle droit un pour le corps de logis, deux pour les ailes en retour.

L'appartement du prince était situé dans l'aile occidentale, terminée par l'escalier qui menait aux étuves. Un bruit se fit dans la galerie centrale. C'était dame Marthe qui sortait du logis de mademoiselle de Caylus. Peyrolles et Conzague entrèrent précieusement.

pitamment chez ce dernier, laissant la porte entre-bâillée.

L'instant d'après, dame Marthe traversait le corridor d'un pas fugitif et rapide. Il faisait plein jour; mais c'était l'heure de la sieste, et la mode espagnole avait franchi les Pyrénées. Tout le monde dormait au château de Caylus. Dame Marthe avait tout sujet d'espérer qu'elle ne ferait point de fâcheuse rencontre.

Comme elle passait devant la porte de Ganzague, Peyrolles s'élança sur elle à l'improviste, et lui appuya fortement son mouchoir contre la bouche, étouffant ainsi son premier cri. Puis il la prit à bras-le-corps, et l'emporta, den i-évanouie, dans la chambre de son maître.

II

COCARDASSE ET PASSEPOIL.

L'un enfourchait un vieux cheval de labour à longs crins mal peignés, à jambes cagneuses et poilues, l'autre était assis sur un âne, à la manière des châtelaines voyageant au dos de leur palefroi.

Le premier se portait fièrement, malgré l'humilité de sa monture, dont la tête triste pendait entre les deux jambes. Il avait un pourpoint de buffle, lacé, à plastron taillé en cœur, des chausses de tiretaine piqués, et de ces belles en entonnoir si fort à la mode sous Louis XIII. Il avait en outre un feutre rodomont et une énorme rapière. C'était maître Cocardasse junior, natif de Toulouse, ancien maître en fait d'armes de la ville de Paris, présentement établi à Tarbes, où il faisait malgré chère.

Le second était d'apparence timide et modeste. Son costume eût pu convenir à un clerc râpé: un long pourpoint noir, coupé droit comme une soutanelle, couvrait ses chausses noires, que l'usage avait rendues luisantes.

Il se nommait Amable Passepoil. Sa patrie était Villedieu, en bas Normandie, cité qui le dispute au fameux cru de Condé-sur-Noireau pour la production des bon drilles.

Ils allaient tous deux, cahin-caha, sous le soleil du Midi. Chaque caillou de la route faisait broncher le bidet de Cocardasse, et, tout les vingt-cinq pas, le roussin de Passepoil avait des caprices.

—Eh bien! mon bon, dit Cocardasse avec un redoutable accent gascon, voilà deux heures que nous apercevons ce diable de château sur la montagne maudite... Il me semble qu'il marche aussi vite que nous.

Passepoil rébondit, chantant du nez selon la gamme normande:

—Patience! patience! nous arriverons toujours assez tôt pour ce que nous avons à faire là-bas....

—Capidédiou! frère Passepoil, fit le Gascon avec un gros soupir, si nous avions eu un peu de conduite, avec nos talents, nous aurions pu choisir notre besogne.....

—Tu as raison, ami Cocardasse, répliqua le Normand; mais nos pas ions nous ont perdus.

—Le jeu, caramba, le vin....

Ils longeaient en ce moment les rives de la Clarabide, au milieu du val de Louron.

—Capidédiou! je ne toucherai plus ni une carte ni un verre!

—Je renonce pour jamais à l'amour! ajouta le sensible Passepoil.

Et tous deux bâtiisaient de beaux rêves bien vertueux sur leurs futures économies.

—J'achèterai un équipage complet! s'écriait Cocardasse avec enthousiasme, et je me ferai soldat dans la compagnie de notre petit parisien.

Il est certain qu'à Paris, en ce temps-là, les maîtres en fait d'armes se frottaient aux plus grands seigneurs. Ils savaient souvent le dessous des cartes mieux que les gens de cour eux-mêmes. C'étaient de vivantes gazettes. Jugez si Passepoil, qui en outre avait été barbier, devait en connaître de belles!

En cette circonstance, ils comptaient bien tous deux tirer parti de leur science. Passepoil avait dit, en partant de Tarbes:

—C'est une affaire où il y a des millions... Nevers est la première lame du monde après le petit Parisien... S'il s'agit de Nevers, il faut qu'on soit généreux!

Et Cocardasse n'avait pu qu'approuver chaudement un discours si sage.

Il était deux heures après midi quand ils arrivèrent au hameau de Tarrides, et le premier paysan qu'ils rencontrèrent leur indiqua l'auberge de la Pomme d'Adam.

A leur entrée, la petite salle basse de l'auberge était déjà presque pleine. Une jeune fille, ayant la jupe éclatante et le corsage lacé des paysannes de Foix, servait avec empressement, apportant brocs, goblets d'étain, feu pour les pipes dans un sabot, et tout ce que peuvent réclamer six vaillants hommes après une longue traite accomplie sous le soleil des vallées pyrénéennes.

A la muraille pendaient six fortes rapières avec leur attirail.

Il n'y avait pas là une seule tête qui ne portât le mot spadassin écrit en lisibles caractères. C'étaient toutes figures bronzées, tous regards impudents, toutes effrontées moustaches. Un honnête bourgeois, entrant par hasard en ce lieu, serait tombé de son haut, rien qu'à voir ces profils de brava-ches.

Ils étaient trois à la première table, auprès de la porte, trois Espagnols; on pouvait le juger à la mine. A la table suivante, il y avait un Italien, balaféré du front au menton, et vis-à-vis de lui un coquin sinistre dont l'accent dénonçait l'origine allemande. Une troisième table était occupée par une manière de rustre à longue chevelure inculte qui grassoyait le patois de Bretagne.

Les trois Espagnols avaient nom Saldagne, Pinto et Pépé, dit el Matador, tous trois, escrimidores, l'un de Murcie, l'autre de Séville, le troisième de Pampelune. L'Italien était un bravo de Spolète; il s'appelait Giuseppe Faenza. L'Allemand se nommait Staupitz, le bas Breton Joël de Jugan. C'était M. de Peyrolles qui avait rassemblé toutes ces lames: il s'y connaissait.

Quand maître Cocardasse et frère Passepoil franchirent le seuil du cabaret de la Pomme d'Adam, après avoir mis leurs pauvres montures à l'étable, ils firent tous deux un mouvement en arrière à la vue de cette respectable compagnie. La salle basse n'était éclairée que par une seule fenêtre, et, dans ce demi-jour, la fumée des pipes mettait un nuage. Nos deux amis ne virent d'abord que les moustaches en croc saillant hors des maigres profils, et les rapières pendues à la muraille. Mais six voix enrouées crièrent à la fois:

—Maître Cocardasse!

—Frère Passepoil!

Non sans accompagnement de jurons assortis: juron des États du saint-père, juron des bords du Rhin, juron de Quimper-Corentin, juron de Murcie, de Navarre et d'Andalousie.

Cocardasse mit sa main en visière au-dessus de ses yeux.

—As pas pur! s'écria-t-il, todos camaradas!....

—Tous des anciens! traduisit Passepoil, qui avait la voix encore un peu tremblante.

Ce Passepoil était un poltron de naissance que le besoin avait fait brave. La chair de poule lui venait pour un rien; mais il se battait mieux qu'un diable.

Il y eut des poignées de mains échangées, de bonnes poignées de main qui broient les phalanges; il y eut grande dépense d'accolades: les pourpoints de soie se frottèrent les uns contre les autres; le vieux drap, le velours pelé entrèrent en communication.

On eût trouvé de tout dans le costume de ces intrépides, excepté du linge blanc.

Avant l'arrivée de Cocardasse et de Passepoil, les trois groupes distincts n'avaient point lié familiarité. Le Breton ne connaissait personne. L'Allemand ne frayait qu'avec le Spolétan, et les trois Espagnols se tenaient fièrement à leur écot. Mais Paris était déjà un centre pour les beaux-arts. Des gens comme Cocardasse junior et Amable Passepoil, qui avaient tenu table ouverte dans la rue Croix-des-Petits-Champs, au revers du Palais-Royal, devaient connaître tous les fendants de l'Europe. Ils servirent de trait d'union entre les trois groupes, si bien faits pour s'apprécier et s'entendre. La glace fut rompue, les tables se rapprochèrent, les brocs se mêlèrent, et les présentations eurent lieu dans les formes.

On connut les titres de chacun. C'était à faire dresser les cheveux! Ces six rapières accrochées à la muraille avaient taillé plus de chair chrétienne que les glaives réunis de tous les bourreaux de France et de Navarre.

Le Quimpérois, s'il eût été Huron, aurait porté deux ou trois douzaines de perruques à sa ceinture; le Spolétan pouvait voir vingt et quelques spectres dans ses rêves; l'Allemand avait massacré deux gaugraves, trois margraves, cinq rhingraves et un landgrave: il cherchait un burgrave.

Et ce n'était rien auprès des trois Espagnols, qui se fussent noyés aisément dans le sang de leurs innombrables victimes! Pépé le Tueur (el Matador) ne parlait jamais que d'embrocher trois hommes à la fois.

Nous ne saurions rien dire de plus flatteur à la louange de notre Gascon et de notre Normand: ils jouissaient de la considération générale dans ce conseil de trenchemontagnes.

Quand on eut bu la première tournée de brocs et que le brouhaha des vanteries se fut un peu apaisé, Cocardasse dit:

—Maintenant, mes mignons, causons de nos affaires.

—Moi de même, appuyait Passepoil, soldat ou valet du major chirurgien.

—Ne ferais-je pas un beau chasseur du roi?

—Le régiment où je prendrais du service serait sûr, au moins, d'être saigné proprement.

Et tous deux reprenaient:

—Nous verrions le petit parisien... Nous lui épargnerions bien quelque horizon de temps en temps.

—Il m'appellerait encore son vieux Cocardasse!

—Il se moquerait du frère Passepoil, comme autrefois.

—Tron de l'air! s'écria le Gascon en donnant un grand coup de poing à son bidet, qui n'en pouvait mais, nous sommes descendus bien bas pour des gens d'épée, mon bon; mais à tout péché miséricorde! Je sens qu'avec le petit Parisien je m'amenderais.

Passepoil secoua la tête tristement.

—Qui sait s'il voudra nous reconnaître? demanda-t-il en jetant un regard découragé sur son accoutrement.

—Eh! mon bon, fit Cocardasse, c'est un cœur que ce garçon là!

—Quelle garde, soupira Passepoil, et quelle vitesse!

—Quelle tenue sous les armes, et quelle rondeur!

—Te souviens-tu de son coupé de revers en retraite?

—Te rappelles-tu ses trois coups droits, annoncés dans l'assaut chez Delapalme?

—Un cœur!

—Un vrai cœur! Heureux au jeu, toujours, capidédiou! et qui savait boire!

—Et qui tournait la tête des femmes! A chaque réplique, ils s'échauffaient. Ils s'arrêtèrent d'un commun accord pour

échanger une poignée de main. Leur émotion était sincère et profonde.

—Mordioux ! fit Cocardasse, nous serons ses domestiques s'il veut, le petit Parisien, n'est-ce pas, mon bon ?

—Et nous ferons de lui un grand seigneur ! acheva Passepoil ; comme ça, l'argent du Peyrolles ne nous portera pas malchance.

C'était donc M. de Peyrolles, l'homme de confiance de Philippe de Gonzague, qui faisait voyager ainsi maître Cocardasse et frère Passepoil.

Ils connaissaient bien ce Peyrolles, et mieux encore M. de Gonzague son patron. Avant d'enseigner aux hobereaux de Tarberce noble et digne art de l'escrime italienne, ils avaient tenu salle d'armes à Paris, rue Croix des-Petits-Champs, à deux pas du Louvre. Et, sans le trouble que les passions apportaient dans leur affaires, peut-être qu'ils eussent fait fortune, car la cour tout entière venait chez eux.

C'étaient deux bons diables, qui avaient fait sans doute, en un moment de presse, quelque terrible fredaine. Ils jouaient si bien de l'épée ! Soyons cléments, et ne cherchons pas trop pourquoi, mettant la clef sous la porte un beau jour, ils avaient quitté Paris comme si le feu eût été à leurs chausses.

On appela la fille d'auberge, tremblante au milieu de ces cannibales, et on lui commanda d'apporter d'autre vin. C'était une grosse brune un peu louche. Passepoil avait déjà dirigé vers elle l'artillerie de ses regards amoureux ; il voulut la suivre pour lui parler, sous prétexte d'avoir du vin plus frais ; mais Cocardasse le saisit au collet.

—Tu as promis de maîtriser tes passions, mon bon, lui dit-il avec dignité.

Frère Passepoil se rasait en poussant un gros soupir. Dès que le vin fut apporté, on renvoya la suivante avec ordre de ne plus revenir.

—Mes mignons, reprit Cocardasse junior, nous ne nous attendions pas, frère Passepoil et moi, à rencontrer ici une si chère compagnie. . . . loin des villes, loin des centres populeux où généralement vous exercez vos talents. . . .

—Oimé ! interrompit le spadassin de Spolète ; connais-tu des villes où il y ait maintenant de la besogne, toi, Cocardasse, caro mio ?

Et tous secouèrent la tête en hommes qui pensent que leur vertu n'est point suffisamment récompensée.

Puis Saldagne demanda :

—Ne sait-tu point pourquoi nous sommes en ce lieu ?

Le Gascon ouvrit la bouche pour répondre, lorsque le pied de frère Passepoil s'appuya sur sa botte.

Cocardasse junior, bien que chef nominal de la communauté, avait l'habitude de suivre les conseils de son prévôt, qui était un Normand prudent et sage.

—Je sais, répliqua-t-il, qu'on nous a convoqués. . . .

—C'est moi, interrompit Staupitz.

—Et que, pour les cas ordinaires, acheva le Gascon, frère Passepoil et moi, nous suffisons pour un coup de main.

—Carajo ! s'écria le Tueur, quand je suis là, d'habitude, on n'en appelle point d'autres.

Chacun varia ce thème suivant son éloquence ou son degré de vanité ; puis Cocardasse conclut :

—Allons-nous donc avoir affaire à une armée.

—Nous allons avoir affaire, répondit Staupitz, à un seul cavalier.

Staupitz était attaché à la personne de M. de Peyrolles, l'homme de confiance du prince Philippe de Gonzague.

Un bruyant écolat de rire accueillit cette déclaration.

Cocardasse et Passepoil riaient plus haut que les autres ; mais le pied du Normand était toujours sur la botte du Gascon.

Cela voulait dire : " Laisse-moi mener cela. "

Passepoil demanda candidement :

—Et quel est donc le nom de ce géant qui combattra contre huit hommes ?

—Donc chacun, sandiéou ! vaut une demi-douzaine de bons drilles ! ajouta Cocardasse.

Staupitz répondit :

—C'est le duc Philippe de Nevers.

—Mais on le dit mourant ! se récria Saldagne.

—Poussif ! ajouta Pinto.

—Surmené, cassé, pulmonaire ! achevèrent les autres.

Cocardasse et Passepoil ne disaient plus rien.

Celui-ci secoua la tête lentement, puis il repoussa son verre. Le Gascon l'imita.

Leur gravité soudaine ne put manquer d'exciter l'attention générale.

—Qu'avez-vous ? qu'avez-vous donc ? demanda-t-on de toutes parts.

On vit Cocardasse et son prévôt se regarder en silence.

—Ah ça ! que diable signifie cela ? s'écria Saldagne ébahi.

—On dirait, ajouta Faënza, que vous avez envie d'abandonner la partie.

—Mes mignons, répliqua gravement Cocardasse, on ne se tromperait pas beaucoup.

Un tonnerre de réclamations couvrit sa voix.

—Nous avons vu Philippe de Nevers à Paris, repit doucement frère Passepoil ; il venait à notre salle. . . . C'est un mouant qui vous taillera des croupières !

—A nous ? se récria le cœur.

Et toutes les épaules de se hausser avec dédain.

—Je vois, dit Cocardasse, dont le regard fit le tour du cercle, que vous n'avez jamais entendu parler de la botte de Nevers.

On ouvrit les yeux et les oreilles.

—La botte du vieux maître Delapalme, ajouta Passepoil, qui mit bas sept prévôts entre le bourg du Roule et la porte Saint-Honoré.

—Fadaïses que ces bottes secrètes ! s'écria le Tueur.

—Bon pied, bon œil, bonne garde, ajouta le Breton, je me moque des bottes secrètes comme du déluge !

—As pas pur ! fit Cocardasse junior avec fierté ; je pense avoir bon pied, bon œil et bonne garde, mes mignons. . . .

—Moi aussi, appuya Passepoil.

—Aussi bon pied, aussi bon œil, aussi bonne garde que pas un de vous. . . .

—A preuve, glissa Passepoil avec sa douceur ordinaire, que nous sommes prêts à en faire l'essai, si vous voulez.

—Et cependant, reprit Cocardasse, la botte de Nevers ne me paraît pas une fadaïse. . . . J'ai été touché dans ma propre académie. . . . Eh donc !

—Moi de même.

—Touché en plein front, entre les deux yeux, et trois fois de suite. . . .

—Et trois fois, moi, entre les deux yeux en plein front !

—Trois fois, sans pouvoir trouver l'épée à la parade !

Les six spadassins écoutaient maintenant attentifs.

Personne ne riait plus.

—Alors, dit Soldagne, qui se signa, ce n'est pas une botte secrète, c'est un charme.

Le bas Breton mit sa main dans sa poche, où il devait bien avoir un bout de chapelet.

—On a bien fait de nous convoquer tous, mes mignons, reprit Cocardasse avec plus de solennité. Vous parliez d'armée. . . . j'aimerais mieux une armée. . . . Il n'y a, croyez-moi, qu'un seul homme au monde capable

de tenir tête à Philippe de Nevers, l'épée à la main.

—Et cet homme ? firent six voix en même temps,

—C'est le petit Parisien, répondit Cocardasse.

—Ah ! celui là, s'écria Passepoil avec un enthousiasme soudain, c'est le diable.

—Le petit Parisien ? répétait-on à la ronde ; il a un nom, votre petit Parisien ?

—Un nom que vous connaissez tous mes maîtres. . . . Il s'appelle le chevalier de Lagardère !

Il paraît que les estafiers connaissent tous ce nom, en effet, car il se fit parmi eux un grand silence.

—Je ne l'ai jamais rencontré, dit ensuite Saldagne.

—Tant mieux pour toi, mon bon, répliqua le Gascon ; il n'aime pas les gens de ta tournure.

—C'est lui qu'on appelle le beau Lagardère ? demanda Pinto.

—C'est lui, ajouta Faënza en baissant la voix, qui tua les trois prévôts flamands sous les murs de Senlis ?

C'est lui, voulut dire Joël de Jugan, qui.

Mais Cocardasse l'interrompt en prononçant avec emphase ces seuls mots :

—Il n'y a pas deux Lagardère.

III

LES TROIS PHILIPPE.

L'unique fenêtre de la salle basse du cabaret de la Pomme d'Adam donnait sur une sorte de glacis planté de hêtres, qui aboutissait aux douves de Caylus. Un chemin charretier traversait le bois et aboutissait à un pont de planches jeté sur les fossés, qui étaient très-profonds et très-larges. Ils faisaient le tour du château de trois côtés, et s'ouvraient sur le vide au-dessus du Hachaz.

Du rez-de-chaussée au fond de la douve, le rempart était percé de nombreuses meurtrières ; mais il n'y avait qu'une ouverture capable de donner passage à une créature humaine. C'était une fenêtre basse située juste sous le pont fixe qui avait remplacé depuis longtemps le pont-levis. Cette fenêtre était fermée d'une grille et de forts contrevents. Elle donnait de l'air et du jour à l'étuve de Caylus, grande salle souterraine qui gardait des restes de magnificence. On sait que le moyen-âge, dans le Midi principalement, avait poussé très-loin le luxe des bains.

Trois heures venaient de sonner à l'orloge du donjon. Ce terrible matamore qu'on appelait le beau Lagardère n'était pas là en définitive, et ce n'est pas lui qu'on attendait ; aussi, nos maîtres en fait d'armes, après le premier saisissement passé, reprirent bientôt leur forfanterie.

—Eh bien, s'écria Saldagne, je vais te dire une chose, ami Cocardasse. Je donnerais dix pistoles pour le voir, ton chevalier Lagardère.

—L'épée à la main ? demanda le Gascon, après avoir bu un large trait et fait claquer sa langue. Eh bien, ce jour là, mon bon, ajouta-t-il gravement, sois en état de grâce et mets-toi à la garde de Dieu !

Saldagne posa son feutre de travers. On ne s'était encore distribué aucun horizon : c'était merveille. La danse allait peut-être commencer, lorsque Staupitz, qui était à la fenêtre, s'écria :

—La paix, enfants ! voici M. de Peyrolles, le factotum du prince de Gonzague.

Celui-ci arrivait en effet par le glacis ; il était à cheval.

—Nous avons trop parlé, dit précipitamment Passepoil, et nous n'avons rien dit. . . . Nevers et sa botte secrète valent de l'or, mes compagnons, voilà ce qu'il faut que vous sachiez. . . . Avez-vous envie de faire d'un coup votre fortune ?

Pas n'est besoin de dire la réponse des

compagnons de Passepoil. Celui-ci poursuivit :

—Si vous voulez cela, laissez agir maître Cocardasse et moi. . . . Quoi que nous disions à ce Peyrolles, appuyez-vous.

—C'est entendu ! s'écria-t-on en chœur.

—Au moins, acheva frère Passepoil en se rassurant, ceux qui n'auront pas ce soir le cuir troué par l'épée de Nevers pourront faire dire des messes à l'intention des défunts.

Peyrolles entra.

Passepoil ôta le premier son bonnet de laine bien révérencieusement. Les autres saluèrent à l'entrant.

Peyrolles avait un gros sac d'argent sous le bras. Il le jeta bruyamment sur la table en disant :

—Tenez, mes braves, voici votre pâture ! Puis, les comptant de l'œil :

—A la bonne heure, reprit-il, nous voilà tous au grand complet ! . . . Je vais vous dire en peu de mots ce que vous avez à faire.

—Nous écoutons, mon bon monsieur de Peyrolles, répartit Cocardasse en mettant ses deux coudes sur la table ; eh donc !

Les autres répétèrent :

—Nous écoutons.

Peyrolles prit une pose d'orateur.

—Ce soir, dit-il, vers huit heures, un homme viendra par ce chemin que vous voyez ici, juste sous la fenêtre. Il sera à cheval ; il attachera sa monture aux piliers du pont, après avoir franchi la lèvre du fossé. . . . Regardez, là, sous le pont, apercevez-vous une croisée basse, fermée par des contrevents de chêne ?

—Parfaitement, mon bon monsieur de Peyrolles, répondit Cocardasse ; as pas pur ! . . . nous ne sommes pas aveugles.

—L'homme s'approcha de la fenêtre. . . .

—Et, à ce moment-là, nous l'accostons ?

—Poliment, interrompit Peyrolles avec un sourire sinistre ; et votre argent sera gagné.

—Capédédiou ! s'écria Cocardasse, ce bon monsieur de Peyrolles, il a toujours le mot pour rire.

—Est-ce entendu ?

—Assurément ; mais vous ne nous quittez pas encore, je suppose ?

—Mes bon amis, je suis pressé, dit Peyrolles en faisant déjà un mouvement de retraite.

—Comment ! s'écria le Gascon, sans dire le nom de celui que nous devons. . . accoster ?

—Ce nom ne vous regarde pas.

—Capédédiou ! mon mignon, dit-il en changeant de ton brusquement, parlons franc. Nous sommes tous ici prévôts d'armes, et, par conséquent, gentilshommes. . . . Nos rapières (et il frappa sur la sienne qu'il n'avait point quittée), nos rapières veulent savoir ce qu'elles font.

—Voilà ! ponctua frère Passepoil, qui offrit courtoisement une escabelle au confident de Philippe de Gonzague.

Les estafiers approuvèrent chaudement du bonnet.

Peyrolles parut hésiter un instant.

—Mes braves, dit-il, puisque vous avez si bonne envie de savoir, vous auriez bien pu deviner. A qui appartient ce château ?

—A M. le marquis de Caylus, sandiéou ; un bon seigneur chez qui les femmes ne vieillissent pas. . . . A Caylus-Verrou, le château. . . . Après ?

—Parbleu ! la belle finesse ! fit bonnement Peyrolles ; vous travaillez pour M. le marquis de Caylus.

—Croyez-vous cela, vous autres ? demanda Cocardasse d'un ton insolent.

—Non, répondit frère Passepoil.

—Non, répéta aussitôt la troupe docile.

Un peu de sang vint aux joues creuses de Peyrolles.

—Comment, coquins ! s'écria-t-il.

—Tout beau ! interrompit le Gascon ; mes nobles amis murmurent. . . prenez garde ! Discutons plutôt avec calme et comme des gens de bonne compagnie. Si je vous comprends bien, voici le fait : M. le marquis de Caylus a appris qu'un gentilhomme beau et bien fait pénétrait de temps en temps, la nuit, dans son château, par cette fenêtre basse. . . Est-ce cela ?

—Oui, fit Peyrolles.

—Il sait que mademoiselle Aurore de Caylus, sa fille, aime ce gentilhomme. . . .

—C'est rigoureusement vrai, dit encore le factotum.

—Selon vous, monsieur de Peyrolles ! . . . Vous expliquez ainsi notre réunion à l'auberge de la Pomme d'Adam. . . D'autres pourraient trouver l'explication plausible ; mais, moi, j'ai mes raisons pour la trouver mauvaise. . . Vous n'avez pas dit la vérité, monsieur de Peyrolles.

—Par le diable ! s'écria celui-ci, c'est trop d'impudence !

Sa voix fût étouffée par celle des estafiers, qui disaient :

—Parle, Cocardasse ! parle, parle !

Le Gascon ne se fit point prier.

—D'abord, dit-il, mes amis savent comme moi que ce visiteur de nuit, recommandé à nos épées, n'est pas moins qu'un prince. . . .

—Un prince ! fit Peyrolles en haussant les épaules.

Cocardasse continua :

—Le prince Philippe de Lorraine, duc de Nevers.

—Vous en savez plus long que moi, voilà tout ! dit Peyrolles.

—Non pas, capédédiou ! . . . ce n'est pas tout ! . . . il y a encore autre chose-là, mes nobles amis ne le savent peut-être point. Aurore de Caylus n'est pas la maîtresse de M. de Nevers.

—Ah ! ah ! . . . se récria le factotum.

—Elle est sa semme ! acheva le Gascon résolument.

Peyrolles pâli et balbutia :

—Comment sais-tu cela, toi ?

—Je le sais, voilà qui est certain. . . . Comment je le sais, peu vous importe. Tout à l'heure, je vais vous montrer que j'en sais bien d'autres. . . Un mariage secret a été célébré, il y tantôt quatre ans, à la chapelle de Caylus, et, si je suis bien informé, vous et votre noble maître.

Il s'interrompit pour ôter son feutre d'un air moqueur et acheva.

—Vous étiez témoins, monsieur de Peyrolles.

Celui-ci ne niait plus.

—Où en voulez-vous venir avec tous ces commérages ? demanda-t-il seulement.

—A découvrir, répondit le Gascon, le nom de l'illustre patron que nous servons cette nuit.

—Nevers a épousé la fille malgré le père, dit Peyrolles ; M. de Caylus se venge. . . . Quoi de plus simple ?

—Rien de plus simple, si le bonhomme Verrou savait. . . Mais vous avez été discrets. . . M. de Caylus ignore tout. . . Capédédiou ! le vieux matois se garderait bien de faire dépêcher ainsi le plus riche parti de France ! Tout serait arrangé dès longtemps, si M. de Nevers avait dit au bonhomme : "Le roi Louis veut me faire épouser mademoiselle de Savoie, sa nièce ; moi, je ne veux pas ; moi, je suis secrètement le mari de votre fille. . ." Mais la réputation de Caylus-Verrou l'a effrayé, le pauvre prince. . . Il a craint pour sa femme, qu'il adore. . . .

—La conclusion ? interrompit Peyrolles.

—La conclusion, c'est que nous ne travaillons pas pour M. de Caylus.

—C'est clair ! dit Passepoil.

—Comme le jour, gronda le chœur.

—Et pour qui pensez-vous travailler ?

—Pour qui ! ah ! ah ! sandiéou ! pour qui ? . . . Savez-vous l'histoire des trois Philippe ? Non ? Je vais vous la dire en trois mots. Ce sont trois seigneurs de bonne maison, capédédiou ! l'un est Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, votre maître, monsieur de Peyrolles, une altesse ruinée, traquée, qui se vendrait au diable à bien bon marché ; le second est Philippe de Nevers, que nous attendons ; le troisième est Philippe de France, duc de Chartres. . . Tous trois beaux, ma foi ! tous trois jeunes et brillants. Or, tâchez de concevoir l'amitié la plus robuste, la plus héroïque, la plus impossible, vous n'aurez qu'une faible idée de la mutuelle tendresse que se portent les trois Philippe. Voilà ce qu'on dit partout à Paris. Nous laisserons de côté, s'il vous plaît, pour cause, le neveu du roi. Nous ne nous occuperons que de Nevers et de Gonzague, que de Pythias et de Damon.

—Eh ! morbleu ! s'écria ici Peyrolles, allez-vous accuser Damon de vouloir assassiner Pythias !

—Eh donc ! fit le vrai Damon était à son aise le Damon du pays de Denys, tyran de Pyracuse. . . et le vrai Pythias n'avait pas six cent mille écus de revenu.

—Que notre Pythias, à nous possède, interrompit Passepoil, et dont notre Damon est l'héritier présomptif.

—Vous sentez, mon bon monsieur de Peyrolles, poursuivit Cocardasse, que cela change bien la thèse ; j'ajoute que le vrai Pythias n'avait point une aimable maîtresse comme Aurore de Caylus, et que le vrai Damon n'était pas amoureux de la belle, ou plutôt de sa dot.

—Voilà ! conclut pour la seconde fois frère Passepoil.

Cocardasse prit son verre et l'emplit.

—Messieurs, reprit-il, à la santé de Damon. . . je veux dire de Gonzague, qui aurait demain six cent mille écus de revenu, mademoiselle de Caylus et sa dot, si Pythias. . . je veux dire Nevers, s'en allait de vie à trépas cette nuit !

—A la santé du prince de Damon de Gonzague, s'écrièrent tous les spadassins, frère Passepoil en tête.

—Le prince Philippe de Gonzague, déclama Peyrolles, qui essaya de faire de la dignité, est trop au-dessus de pareilles infamies pour qu'on ait besoin de le disculper sérieusement.

Cocardasse l'interrompit.

—Alors, asseyez-vous, mon bon monsieur de Peyrolles, dit-il.

—M. de Peyrolles a bien raison de tenir son maître pour un parfait gentilhomme. Voici le détail qui est parvenu à ma connaissance ; moi, je n'y vois point de malice ; mais de méchants esprits pourraient en juger autrement. Tandis que les trois Philippe menaient joyeuse vie à Paris, si joyeuse vie, que le roi Louis menaçait d'envoyer son neveu dans ses terres. . . je vous parle de deux ou trois ans, j'étais au service d'un docteur italien, élève du savant Exili, nommé Pierre Garba.

—Pietro Garba de Gaète ! interrompit Faënza ; je l'ai connu. . . C'était un noir coquin !

Frère Passepoil eut un doux sourire.

—C'était un homme rangé, reprit-il, de mœurs tranquilles. . . affectant de la religion. . . instruit comme les gros livres. . . et qui avait pour métier de composer des breuvages bienfaisants qu'il appelait la liqueur de longue vie.

Les spadassins éclatèrent de rire tous à la fois.

—As pas pur ! fit Cocardasse, tu racontes comme un Dieu ! . . . marche !

M. de Peyrolles essuya son front, où il y avait de la sueur.

—Le prince Philippe de Gonzague, reprit Passepoil, venait voir très-souvent le bon Pierre Garba.

—Plus bas ! interrompit le confident comme malgré lui.

—Plus haut ! — s'écrièrent les braves.

Tout cela les divertissait infiniment, d'autant mieux qu'ils voyaient au bout une augmentation de salaire.

—Parle, Passepoil ; parle, parle ! firent-ils en resserrant leur cercle.

Et Cocardasse, caressant la nuque de son prévôt, dit d'un accent tout paternel :

—Lou couquin a dou succès, capédédiou !

—Je suis fâché, poursuivit frère Passepoil, de répéter une chose qui paraît déplaire à M. de Peyrolles ; mais le fait est que le prince de Gonzague venait très-souvent chez Garba... sans doute pour s'instruire... En ce temps-là, le jeune duc de Nevers fut pris d'une maladie de langueur.

—Calomnie ! fit Peyrolles, odieuse calomnie !

Passepoil demanda candidelement :

—Qui donc ai je accusé, mon maître ?

Et, comme le confident se mordit la lèvre jusqu'au sang, Cocardasse ajouta :

—Ce bon M. de Peyrolles n'a plus le verbe si haut, non.

Celui-ci se leva brusquement.

—Vous me laisserez me retirer, je pense ? dit-il avec une rage concentrée.

—Certes, fit le Gascon, qui riait de bon cœur ; et, de plus, nous vous ferons escorte jusqu'au château... Le bonhomme Verrou doit avoir fini sa sieste ; nous irons nous expliquer avec lui.

Peyrolles retomba sur son siège. Sa face prenait des tons verdâtres. Cocardasse, impitoyable, lui tendit un verre.

—Buvez pour vous remettre, dit-il ; car vous n'avez pas l'air à votre aise... Buvez un coup... Non ?... Alors, tenez-vous et, repos et laissez parler lou petit conquin de Normand, qui prêche mieux qu'un avocat en la grand chambre.

Frère Passepoil salua son chef de file avec reconnaissance, et reprit :

—On commençait à dire partout : "Voici ce pauvre jeune duc de Nevers qui s'en va..." La cour et la ville s'inquiétaient.. C'était une si noble maison que ces Lorraine !... Le roi s'informa de ses nouvelles." Mais Philippe, duc de Chartres, était inconsolable.

—Un homme plus inconsolable encore, interrompit Peyrolles, qui réussit à prendre un accent pénétré, c'était Philippe, prince de Gonzague !

—Dieu me garde de vous contredire ! fit Passepoil, dont l'aménité inaltérable devrait servir d'exemple à tous les gens qui discutent. Je crois bien que le prince Philippe de Gonzague avait beaucoup de chagrin... la preuve, c'est qu'il venait tous les soirs chez maître Garba... tous les soirs, déguisé en homme de livrée... et qu'il lui répétait toujours d'un air découragé : "C'est bien long, docteur, c'est bien long !"

Il n'y avait pas, dans la salle basse du cabaret de la Pomme d'Adam, un homme qui ne fût un meurtrier, et pourtant chacun tressaillit. Toutes les veines eurent froid. Le gros poing de Cocardasse frappa la table. Peyrolles courba la tête et resta muet.

—Un soir, poursuivit frère Passepoil en baissant la voix comme malgré lui, un soir, Philippe de Gonzague vint de meilleure heure... Garba lui tâta le pouls ; il avait la fièvre. "Vous avez gagné beaucoup d'argent au jeu," lui dit Garba qui le connaissait bien. Gonzague se prit à rire et répondit : "J'ai perdu deux mille pistoles..." Mais il ajouta tout de suite après : "Nevers a voulu faire assaut aujourd'hui à l'académie ; il n'est plus assez fort pour tenir l'é-

pée.—Alors, murmura le docteur Pierre Garba, c'est la fin... Peut-être que demain..." Mais, se hâta d'ajouter Passepoil d'un ton presque joyeux, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le lendemain, précisément, Philippe, duc de Chartres, prit Nevers dans son carrosse, et fouette cocher pour la Touraine ! Son Altesse emmenait Nevers dans ses apanages. Comme maître Garba n'y était point, Nevers y fut bien. De là, cherchant le soleil, la chaleur, la vie, il passa la Méditerranée et gagna le royaume de Naples. Philippe de Gonzague vint trouver mon bon maître, et le chargea d'aller faire un tour de ce côté. J'étais à préparer ses bagages lorsque malheureusement, une nuit, son alambic éclata. Il mourut du coup, le pauvre docteur Pierre Garba, pour avoir respiré la vapeur de son élixir de longue vie !

—Ah ! l'honnête Italien ! s'écria-t-on à la ronde.

—Oui, dit frère Passepoil avec simplicité, je l'ai bien regretté pour ma part ; mais voici la fin de l'histoire. Nevers fut dix-huit mois hors de France. Quand il revint à la cour, ce ne fut qu'un crin : Nevers avait rajeuni de dix ans ! Nevers était fort, alerte, infatigable !... Bref, vous savez tous que, après le beau Lagardère, Nevers est aujourd'hui la première épée du monde entier.

Frère Passepoil se tut, après avoir pris une attitude modeste, et Cocardasse conclut :

—Si bien que M. de Gonzague s'est cru obligé de prendre huit prévôts d'arme pour avoir raison de lui seul... As pas pur !

Il y eut un silence. Ce fut M. de Peyrolles qui le rompit.

—Où tend ce bavardage ? demanda-t-il. A une augmentation de salaire ?

—Considérable... D'abord, répliqua le Gascon, en bonne conscience, ton ne peut prendre le même prix pour un père qui venge l'honneur de sa fille, et pour Damon qui veut hériter trop tôt de Pythias.

—Que demandez-vous ?

—Qu'on triple la somme.

—Soit, répondit Peyrolles sans hésiter.

—En second lieu que nous fassions tous partie de la maison de Gonzague après l'affaire.

—Soit ! dit encore le factotum.

—En troisième lieu...

—Vous demandez trop... commença Peyrolles.

—Pécaïre ! s'écria Cocardasse en s'adressant à Passepoil ; il trouve que nous demandons trop !

—Soyons juste ! dit le conciliant prévôt. Il se pourrait que le neveu du roi voulût venger son ami, et alors...

—En ce cas, répliqua Peyrolles, nous, nous passons la frontière... Gonzague rachète ses biens d'Italie... Nous sommes tous en sûreté là-bas.

Cocardasse consulta du regard frère Passepoil d'abord, puis ses autres acolytes.

—Marché conclu, dit-il, Peyrolles lui tendit la main. Le Gascon ne la prit pas. Il frappa sur son épée et ajouta :—Voici le tabellion qui me répond de vous, mon bon monsieur de Peyrolles... As pas pur ! vous n'essayerez jamais de nous tromper, vous ! Peyrolles, libre désormais, gagna la porte.

—Si vous le manquez, dit-il sur le seuil, rien de fait !

—Cela va sans dire ; dormez sur les deux oreilles, mon bon monsieur de Peyrolles.

Un large éclat de rire suivit le départ du confident ; puis toutes les voix joyeuses s'unirent pour crier :

—A boire ! à boire !

(A CONTINUER.)

NAISSANCE.

—En cette ville, le 11 courant, la Dame de M. Félix Barbeau, Typographe, une fille.

—En cette ville, le 5 du courant, la Dame de M. A. Marol, 2 fils.

—En cette ville, le 10 du courant, la Dame de N. H. Bourgouin Ecr., Avocat, un fils.

—En cette ville, le 6 du courant, la dame de R. G. Duckett, une fille.

—En cette ville, le 7 courant, Madame Adolphe Payette, une fille.

MARIAGE.

—A Stoney Point, Ontario, le 28 d'Août dernier, par le Curé du lieu, Odulf Marion, Ecr., Marchand, à Demoiselle Hortense Rondeau, fille aînée de E. Rondeau, Ecr.

—A l'Eglise Notre-Dame de Montréal, le 7 du courant, par le Révérend P. Dedeant, O. M. I., Monsieur Adolphe Sabourin, Boucher, à Mademoiselle Alphonsine Fortin, tous deux de cette ville.

—A Lachine, le 6 courant, par le Révd. Messire Piché, M. Emile Auguste Lefort, de Montréal, à Die Azille De Comagne, fille aînée de M. le Docteur De Comagne, de Lachine.

—A l'Évêché, en cette ville, le 6 courant, par Monseigneur de Birba, oncle du marié, Alfred Charles Pinsonneault, Ecr., fils aîné de Alfred Pinsonneault, Ecr., de La Tortue, à Mademoiselle Margaret Ogilvie Hingston, fille de John Davidson, Ecr., Agent des Indiens, Sault Ste. Marie, Ont.

—A l'Évêché, le 8 courant, par le Révérend Chanoine Fabre, Jean-Baptiste Lafleur, Ecr., Avocat, à Demoiselle Marie-Hermine, fille aînée de M. Antoine Yon, tous deux de cette ville.

DECES.

—En cette ville, le 12 du courant, à l'âge d'un an et dix jours, Charles - Alfred - Arthur, enfant de Israël C. St. Amour, du Bureau de Poste.

—En cette ville, le 4 Septembre courant, à l'âge de 1 an, 3 mois et 16 jours, Marie-Caroline-Alexina-Graziella, enfant de M. J. B. Denis, Typographe.

—En cette ville, le 9 courant, à l'âge d'un mois, Lucille-Marie-Louise-Eugénie, enfant de E. G. Beaudry, Ecr.

—A Montréal, le 9 Septembre 1870, à l'âge de 19 ans, après 10 jours de maladie, M. Jean-Baptiste Bruno Loignon, fils aîné de M. Bruno Loignon.

—A St. Paul de Chester, le 9 du courant, Charles A. N. Leclère, Ecr., Avocat, à l'âge de 45 ans.

LITHOGRAPHIE!

On se charge maintenant au

BUREAU DE "LA MINERVE"

De toutes espèces de Lithographies :

Vases,

Cartes,

Etiquettes,

Billets d'Invitation,

Cartes de Visite,

&c. &c. &c

AUSSI

GRAVURES SUR BOIS ET SUR ACIER

DE TOUTES DIMENSIONS

A TRÈS BAS PRIX

10 Juin.

228

COMMERCE.

MARCHÉ MONÉTAIRES

Montréal, 15 Septembre 1870.

L'Or ouvert à 114 et fermé à 114
Greenbacks achetés de 12 1/2 à 13 et vendus à 12 1/2
Change de Banque sur New-York vendu 12 à 12 1/2
Change Sterling de Banque de 9 1/2 à 9 1/2
Traités d'Or de pair à 1/2 d'escompte
Billet de la Banque du Haut-Canada 100
Gros argent à 7; Petite 10 1/2 à 11; Imparfait 12 1/2;
Anglais à 5 1/2

Recettes de la Douane pour la semaine finissant le 9 Septembre 1870:

Lundi.....	\$14,436.81
Mardi.....	43,979.74
Mercredi.....	17,443.96
Judi.....	42,099.00
Vendredi.....	17,410.78
Samedi.....	7,510.01
Total.....	\$142,680.29

MARCHÉ BONSECOURS

Corrigé expressément pour *La Minerve*, par le Clerc du Marché.

Montréal, 13 Septembre.

FARINE.		S	D	S	D
De Blé Φ quintal.....	14	0	@	11	6
D'Avoine, mts.....	13	0	@	13	6
Blé-d'Inde do.....	11	0	@	11	6
Sarrasin do.....	8	0	@	9	0
GRAINS.					
Blé Φ minot.....	5	0	@	0	0
Pois do.....	4	0	@	4	6
Orge do.....	3	9	@	4	0
Avoine Φ 40 lbs.....	2	1	@	2	6
Sarrasin Φ minot.....	2	6	@	3	0
Lin do.....	8	0	@	8	3
Mil do.....	10	0	@	12	6
Blé-d'Inde do.....	3	6	@	3	9
LÉGUMES.					
Patates Φ poche.....	2	6	@	3	0
Fèves lb minot.....	7	6	@	8	0
Oignons Φ tresse.....	0	6	@	0	7 1/2
LAITERIE.					
Œufs frais Φ doz.....	0	10	@	0	11
Beurre frais Φ lb.....	1	3	@	1	6
Beurre salé do.....	0	11	@	1	1
DIVERS.					
Sucre d'érable Φ lb.....	0	5 1/2	@	0	6
Miel do.....	0	6	@	0	7
Saindoux do.....	0	9	@	0	10
Lard frais Φ 100 lbs.....	49	0	@	45	0
Beuf do do.....	39	0	@	35	0
Lièvres Φ couple.....	1	0	@	1	3
VOLAILLES.					
Dindes Φ couple.....	9	0	@	12	0
Dindes jeunes do.....	4	0	@	6	0
Oies do.....	5	0	@	6	0
Canards do.....	2	6	@	3	0
Poules do.....	2	6	@	3	0
Poulets do.....	1	0	@	2	0
GIBIERS.					
Canards sauvages.....	2	0	@	2	6
Pleviers Φ couple.....	1	0	@	1	3
Bécassines do.....	1	0	@	1	3
Coqs de Bruyères.....	2	0	@	2	6
Pigeons Φ couple.....	10	@	1	0	
Perdrix do.....	2	6	@	3	0
Tourtes Φ doz.....	4	0	@	5	0
Bécasses.....	0	0	@	0	0

PRODUITS REÇUS par le Chemin de Fer le Grand Tronc et le Canal Lachine pour la semaine finissant le 2 Sept., et la semaine correspondante de 1869:

	Ch. de Fer G. T. Canal Lachine.			
	3 Sept. 1870.	1 Sept. 1869.	3 Sept. 1870.	1 Sept. 1869.
Blé.....	3,150	224,486	253,679	
Blé-d'Inde.....				
Pois.....	337	790	6,549	
Avoine.....	590		172	131
Orge.....				72
Seigle.....				
Farine.....	11,232	6,901	14,140	9,330
Farine d'avoine et de blé-d'Inde.....			150	
Alcalis.....	108	166	68	88
Beurre.....	2,819	913	946	3539
Fromage.....	2,418	1210	1,550	4,935
Lard.....			130	203
Saindoux.....			14	101
Beuf.....			7	7
Sulf.....	14	11		
Pétrole.....		110		
Cuir.....	231	142		
Whiskey et Esprit de Vin.....	115	350	10	
Tabac.....	263	32	50	
Jambons.....				
Peaux.....				
Viande fumée.....			32	548

LE CONCOURS PROVINCIAL AGRICOLE et INDUSTRIEL

POUR 1870

OUVERT AU MONDE ENTIER!

Aura lieu en la Cité de Montréal

MARDI, MERCREDI, JEUDI ET VENDREDI

13, 14, 15 ET 16 SEPTEMBRE

SUR LE TERRAIN, AVENUE MONT-ROYAL

Près du Mile-End.

Prix offerts..... \$12,000 à \$15,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 615, rue Craig, à Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées dans le Département Agricole de vront NÉCESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 27 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 3 SEPTEMBRE, ainsi que pour les objets du Département Industriel.

N.B.—Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infailliblement; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bâtisses et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemin de Fer et de Navigation, pour rapporter, FRANCO, à destination, tout objet ou animal exposé qui n'aura pas été vendu.

Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné, Secrétaire du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

GEORGES LECLÈRE,
Secrétaire C. A. F. Q.
Montréal, 1er Juillet 1870. 212--E

CANADA: Province de Québec, District d'Arthabaska.

ACTE CONCERNANT LA FAILLITE 1869

DANS LA COUR SUPÉRIEURE.

Dans l'affaire de

VICTOR PEPIN, FAILLI

MERCREDI, le DIX-NEUVIÈME jour d'OCTOBRE prochain le soussigné fera application à la dite Cour pour obtenir sa décharge en vertu du dit Acte.

VICTOR PEPIN.
Montréal, 14 Septembre 1870. 33--C ei

Département des Douanes

OTTAWA, 10 Septembre 1870.

L'escompte autorisé sur les Envois Américains jusqu'à avis contraire, est de 12 par cent.

R. S. M. BOUCHETTE,
Commissaire des Douanes

PROVINCE DE QUEBEC

CHAMBRE DU PARLEMENT

BILLS PRIVÉS.

Les personnes qui se proposent de s'adresser à la LÉGISLATURE de la Province de Québec pour obtenir la passation de BILLS PRIVÉS ou LOCAUX, portant concession de privilèges exclusifs ou de pouvoirs de Corporation pour les flus commerciales ou autres, ou ayant pour but de régler des arpentages ou définir des limites, ou de faire toute chose qui aurait l'effet de compromettre les droits d'autres parties, sont par les présentes notifiées, que par les règles du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative respectivement (lesquelles règles sont publiées au long dans la "Gazette Officielle de Québec," elles sont requises d'en donner DEUX MOIS D'AVIS (spécifiant clairement et distinctement la nature et l'objet de la dite demande), dans la "Gazette Officielle de Québec," en anglais et en français, et aussi dans un journal anglais et dans un journal français publiés dans le district concerné, et de remplir les formalités qui y sont mentionnées. Le premier et le dernier de tels avis devant être envoyé au Bureau des Bills Privés de chaque Chambre.

Toutes pétitions pour Bills Privés doivent être présentées dans les "trois premières semaines" de la session.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE,
Greffier du Con. Lég.

G. M. MUIR,
Greffier de l'Ass. Lég.

Québec, 4 Juillet 70. 216--A

AUX ABONNÉS

DE

LA MINERVE

Quotidienne, Semi-Quotidienne & Hebdomadaire

ET DE

LA SEMAINE AGRICOLE

Afin de nous rendre au désir d'un grand nombre de nos Abonnés aux différentes Editions de *La Minerve* et de la *Semaine Agricole*, nous entreprendrons

DE RELIER CES DIFFÉRENTS VOLUMES

AU

PRIX COURANT

Pour nos Abonnés Seulement

NOUS FERONS AUSSI

TOUTES ESPECES DE RELIURE

A très Bon Marché.

Bureau de LA MINERVE,
Montréal, Juillet 1870. 216

AVIS SPECIAL.

LA PERSÉVÉRANCE COURONNE LE SUCCÈS.—La persévérance continue du Dr. Briggs dans ses efforts pour soulager l'humanité et fournir un remède sûr pour conserver la vie et donner de la force à un système épuisé reçoit maintenant sa récompense. Dr. Briggs' Troat & Lung Healer, est un composé purement végétal, doux et agréable dans son action, il est plaisant au goût et guérit toutes les maladies de la gorge, du poumon, de la poltrine, du foie, etc., chasse la maladie, purifie et enrichit le sang, donne de la vigueur au foi et de la satisfaction au patient. Il est regardé comme le meilleur remède dont un malade puisse faire usage.

NÉURALGIE.—Si vos nerfs semblent se raidir et s'agiter, et causer des soubresauts de la tête aux pieds, si elle se repand comme l'éclair le long de vos nerfs, et semble se nouer de mille manières essayant à se fixer dans les régions du cœur, ainsi qu'à la face, à la tête et au cou, &c., enfin si vous avez la névralgie dans sa forme la plus intense, avec toute l'agonie qui peut résulter de ses degrés les plus aigus, faites usage de la médecine du Dr. J. Briggs, et en en prenant trois fois, votre névralgie disparaît.

Les hémorroïdes sont soulagées et guéries en faisant usage de l'onguent du Dr. Briggs.

Les merveilles ne cessent pas et une preuve, est le succès du Guérisseur Moderne de Briggs pour guérir toutes les maladies des pieds. Les cors s'effacent, les oignons disparaissent, les ongles incarnés sortent des chairs, en faisant usage de cette onguent sans pareil. Il n'y a aucun danger et par son usage les douleurs disparaissent.

Ces différentes préparations sont vendues chez : Kenneth, Campbell & Cie., Picault & Fils, Rodgers, Spencer, Burks, Tate & Ceventon, Davignon, Muir, Goulden, Devins & Bolton, Latham, Hart, Gray, Ambrosse, Wilson, Gardner, Pharmaciens en gros et en détail.

Montréal Janvier 1870.

18—a k

CANADA :
Province de Québec,
District d'Ottawa.

DANS LA COUR SUPERIEURE.

EN CHAMBRE

Le deuxième jour de Juillet, mil huit cent soixante-et-dix.

Présent :—L'Hon. JUGE LA FONTAINE.

JAMES YOUNG, de la Cité de Toronto, dans la Province d'Ontario, Marchand à Commission,

vs.

Demandeur.

STEPHEN H. WAGGMER, ci-devant de la Cité d'Ottawa, dans la dite Province d'Ontario et subséquemment du Village de New-Edimbourg, dans la dite Province, et maintenant absent de cette Province,

Defendeur.

IL EST ORDONNÉ sur la motion de MM. Fleming, Church et Kenny, avocats du Demandeur, en autant qu'il appert par le retour du huissier émis sur le Bref de Sommation émané en cette cause, que le Défendeur a laissé son domicile dans la dite Province de Québec, que le dit Défendeur soit par un avertissement à être deux fois inséré en langue anglaise dans le papier-nouvelles appelé l'*Alymer Times* et publié en langue anglaise dans le village d'Alymer dans le dit district d'Ottawa et deux fois en langue française dans le papier-nouvelles appelé *La Minerve* publié en langue française dans la Cité de Montréal et dans le District de Montréal notifié de com, araitre devant cette Cour sous deux mois après la dernière publication de tel avertissement.

(Vraie copie)

A. DRISCOLL,

37—ds C

Dép. P. C. S.

On a Besoin Immédiatement

De DEUX COMMIS - VENDEURS pour une haute maison de commerce à Sherbrooke. L'on devra posséder des capacités de première classe et tous deux devront savoir les langues française et anglaise. S'adresser à MM. THOMAS, THIBAUDEAU & CIE.

8 sept.—q p

303

CANADA.
Province de Québec,
District de Montréal.

ACTE CONCERNANT LA FAILLITE 1869
DANS LA COUR SUPERIEURE.

Dans l'affaire de

PIERRE C. MONTMARQUET, FAILLI.

Le DIX-NEUVIÈME jour de SEPTEMBRE prochain, le soussigné demandera à la dite Cour sa décharge en vertu du dit acte.

PIERRE C. MONTMARQUET,

Par BOURGOUIN & LACOSTE,

Ses Procureurs ad litem.

Montréal, 4 Août 1870.—33 et C

Acte concernant la Faillite de 1864 & 1869

Province de Québec,
District de Montréal.

DANS LA COUR SUPERIEURE.

Dans l'affaire de

JOHN MONTGOMERY JONES ci-devant Com-
merçant de la Cité de Montréal, sous le nom
de J. M. JONES & COMPANY, FAILLI.

LUNDI, le DIX-NEUVIÈME jour de SEP-
TEMBRE prochain, le soussigné s'adressera à la
dite Cour pour obtenir sa décharge sous le dit
Acte.

JOHN MONTGOMERY JONES,

Par son Procureur ad litem

L. N. BENJAMIN.

Montréal, 1er Août 1870.

C 82—um k

ACTE CONCERNANT LA FAILLITE 1869

CANADA,
Province de Québec,
District de Montréal.

DANS LA COUR SUPERIEURE.

Dans l'affaire de

JOHN FULTON, Marchand, de Montréal,
FAILLI.

Le DIX-SEPTIÈME jour de SEPTEMBRE
prochain, le soussigné fera application à la dite
Cour pour obtenir sa décharge sous le dit Acte.

CARTER & HATTON,

Ses Procureurs ad litem.

Montréal, 16 Août 1870.

34—C um

Taureau Alderney importé et
Jeunes Taureaux à Vendre.

VICTOR HUGO—Elevée par M. Jean Da Veulle
de St. Clément, Jersey, de sa vache lère prime en
1863, Société Royale d'Agriculture, âgé de 3 ans et
3 mois.

GASPÉ—Provenant de *Victor Hugo*, Dame
Alice importée. Né le 11 Septembre 1869.

MONTCALM—Provenant de *Déflance*; Dame
Berthe importée. Né le 12 Décembre 1869.

MÉGANTIC—Provenant de *Déflance*; Dame
Bonne importée. Né le 12 Décembre 1869.

PRINCE ARTHUR—Provenant de *Déflance*; Dame
Lisette importée. Né le 18 Novembre 1869.

Les jeunes Taureaux sont le produit d'animaux
du plus grand mérite, choisis par M. Henry Tait
dans le troupeau de S. A. R. le Prince Albert, Fer-
me Shaw, Windsor, et par M. L. P. Fowler, du
troupeau des plus célèbres éleveurs sur l'Île
Jersey.

S. SHELDON STEPHENS,

Montréal.

10 Juin.

24—C J

AVIS.

AVIS est par le présent donné que la *Compagnie du Chemin de Fer du Nord et de la Navigation et des Terres du St. Maurice* demandera à la prochaine Session de la Législature de Québec, les amendements suivants et autres à sa Chartre :

1o. A prolonger jusqu'au 1er Janvier 1877 le temps pour la complétion du chemin et des autres ouvrages.

2o. A accroître jusqu'à cinq millions de piastres le capital social de la Compagnie avec pouvoir d'être des *Bons*, (*Bonds*) et d'hypothéquer le chemin et les terres pour le même montant.

3. A changer la jauge (*guage*) du chemin de cinq pieds six pouces à quatre pieds huit pouces et demi.

4o. A obtenir le droit de construire sur les cours d'eau navigables des ponts aux tabliers mobiles, en les faisant d'une hauteur suffisante pour qu'ils n'interceptent pas la navigation.

5o. A donner le droit aux détenteurs de *Bons*, sur lesquels il n'aura pas été payé d'intérêts, d'élire des Directeurs et de s'emparer de la direction des affaires du chemin.

JOSEPH CAUCHON,

Président C. F. R. N. N. T. St. M.

Québec, 24 août 1870

5—dm C

Affaire Guibord

RAPPORT DE LA CAUSE.

COMPRENANT :

Le Travail de M. O. Dunn,—Toute la Procédure sur le "Mandamus", Plaidoyer Réponse et Replique.—Incidents extra-judiciaire,—Les Dépositions, les Discours.—Le Jugement.

Brochure de 186 Pages, Grand Format et Petit Texte.

EN VENTE AU BUREAU "LA MINERVE"

PRIX.....50 CENTS.

25 mai

18

LA MINERVE

JOURNAL

POLITIQUE, COMMERCIAL & LITTÉRAIRE

PUBLIÉ ET IMPRIMÉ PAR

DU VERNAY, FRÈRES,

MONTRÉAL,

NUMÉRO 16, RUE ST. VINCENT,

TROIS ÉDITIONS :

Quotidienne, Semi-Quot. & Hebdomadaire

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

ÉDITION QUOTIDIENNE..... \$6.00
" SEMI " 4.00
" HEBDOMADAIRE..... 1.00

CONDITIONS D'ANNONCES :

Pour la première insertion, 10 centins par ligne pour chaque insertion subséquente, 5 centins pour cette édition.